PRENDS, SEIGNEUR, ET REÇOIS

PAUVRETÉ, CHASTETÉ ET OBÉISSANCE DES JÉSUITES

par Jean-Marc Laporte, S.J..

INTRODUCTION

Cette réflexion trouve sa source dans une homélie prononcée lors de la cérémonie des premiers vœux en 2004 au noviciat jésuite de St. Paul MN, et dans des lettres circulaires que j'ai écrites en tant que supérieur provincial des jésuites du Canada anglais sur chacun des trois vœux, en 2006 et 2007. J'ai révisé cette réflexion en 2021, après un certain nombre d'années pendant lesquelles j'ai été engagé dans la pastorale et dans l'accompagnement, surtout de novices. Bien que pertinente pour d'autres formes de vie religieuse, la perspective de cette réflexion est délibérément jésuite.

Je commencerai par un prologue, en m'appuyant surtout sur mon homélie. Puis je proposerai une révision de mes trois lettres circulaires.

J'espère que vous trouverez cette réflexion utile et inspirante.

Jean-Marc Laporte S.J.
Mai 2022

TABLE DES MATIÈRES

Prologue
Remettre nos vies entières au Seigneur.....page XX

Pauvreté
Lâcher prise sur nos possessions.....page XX

Chasteté
Lâcher prise sur nos relations.....page XX

Obéissance
Lâcher prise de notre ego.....page XX

PROLOGUE Remettre nos vies au Seigneur

Faire les vœux de religion, c'est donner sa vie, à l'exemple de Jésus. Ceux qui les prononcent ne s'appartiennent plus. Désormais, ils danseront au rythme de la pauvreté, de la chasteté et de l'obéissance. Ils rejoignent la multitude de ceux qui, au cours des siècles, ont pris un engagement semblable.

Que signifie donner notre vie les uns pour les autres à l'exemple de Jésus ? Cette question ne s'applique pas seulement à ceux qui prononcent des vœux, mais à tous les chrétiens. Examinons donc de près ce que Jésus a fait. A-t-il délibérément et intentionnellement provoqué sa propre mort, en fait se suicidant? Non. Il n'a pas donné sa vie dans ce sens. Il savait qu'il avait une mission à accomplir, qu'il ne pouvait en aucun cas affaiblir ou brouiller le message que son Père lui avait donné à délivrer. Beaucoup de pauvres, de marginaux et de personnes mises à l'écart par l'establishment politique et religieux de son époque trouveraient du réconfort dans ses paroles, mais les classes dirigeantes ne voudraient pas entendre ce qu'il avait à dire et réagiraient violemment à son défi. À un certain moment de son ministère public, il a résolument tourné son regard vers Jérusalem, comme nous le raconte Luc, et à partir de ce moment-là, sa vie était en danger. Il n'a pas choisi la mort en tant que telle. Il a choisi d'accomplir sans compromis la volonté de son Père de prêcher le royaume, sachant qu'une condamnation à mort, étant donné les structures de pouvoir de son époque, était une conséquence naturelle de son choix.

Ce qui est digne d'être imité dans l'attitude de Jésus, ce n'est pas de rechercher la mort pour le plaisir de la mort. Ce qui est absolument essentiel, c'est d'être prêt à donner sa vie, à se

mettre en danger à cause de la valeur suprême de la prédication du message du Christ dans nos paroles et nos actions. Certains de ceux qui ont pris ce risque ont, comme le Christ, été mis à mort, comme en témoigne la liste impressionnante des martyrs à travers les âges et dans toutes les régions du monde. La plupart d'entre nous, qui cherchent à imiter l'attitude du Christ, ne mourront pas en martyrs. Mais nous devons néanmoins accorder plus de valeur à notre témoignage du Christ qu'à notre propre vie corporelle. Nous sommes amenés à considérer notre vie comme un don de Dieu, permettant à Dieu d'en disposer à sa guise. Nous sommes invités à lâcher prise, à cesser de nous accrocher à notre vie comme si elle était la chose la plus précieuse que nous possédions. Cela signifie adopter l'attitude de ceux qui, par amour, se mettent en danger pour épargner quelqu'un d'autre: un soldat qui protège son compagnon au combat, un spectateur qui intervient lorsque quelqu'un est sur le point d'être blessé ou tué, un bénévole qui se rend dans une région pauvre du monde en sachant qu'il ou elle risque d'être pris.e dans la violence, qu'elle soit aléatoire ou intentionnelle.

Les vœux comme lâcher prise : la kénose[1]

En somme, donner sa vie, c'est desserrer l'étreinte par laquelle nous la retenons comme si elle était notre propriété, et en venir à la tenir à mains ouvertes, en la mettant à la disposition de Dieu et de ceux qui ont besoin de notre amour et de nos soins. Cette attitude fondamentale a caractérisé le Christ Jésus, qui n'a pas considéré son égalité avec Dieu comme une chose à laquelle il fallait s'attacher, mais qui s'est vidé de lui-même, prenant la forme d'un esclave (Ph 2, 6-8). Son geste

[1] *Kenosis*, le mot dans le texte original grec du Nouveau Testament, est basé sur une racine signifiant vider complètement.

n'était pas de rejeter son égalité avec Dieu, ou d'y renoncer, mais de ne pas s'en prévaloir, de prendre la forme d'un esclave tout en restant Qui il est. Il se laisse être vulnérable, engagé dans les combats de notre nature humaine, et c'est ainsi qu'il façonne notre salut. Il n'est pas venu pour se glorifier, mais pour nous sauver. Ce modèle de *kenosis* est le contre-exemple de l'aspiration d'Adam à un statut supérieur qu'il devait de toute façon recevoir, mais comme un don gratuit de Dieu. Le modèle de mort pénible établi par Adam est surmonté par le modèle de vie généreuse établi par le Christ, qui tient sa divinité à mains ouvertes et assume la vulnérabilité humaine afin que nos blessures soient guéries. Il a obéi jusqu'à la mort, la mort sur la croix. C'est ainsi qu'il a donné sa vie pour nous.

Lorsque nous prononçons des vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, nous professons notre intention de renoncer radicalement à notre vie comme l'a fait Jésus, de la tenir pour un don de Dieu à utiliser par Dieu de la manière dont il le souhaite, en la mettant en danger quand l'amour nous y appelle. Faire des vœux, c'est professer une vie de kénose. En effet, l'attitude du jésuite qui prononce des vœux est de tenir absolument tout comme un don de Dieu, sans s'y accrocher comme à sa propre possession :

La **pauvreté** signifie qu'il utilise pleinement les bonnes choses de ce monde mais en ayant renoncé au droit en définitive de les contrôler ou de les posséder.

La **chasteté** signifie qu'il vit pleinement des relations profondes avec des hommes et des femmes, mais sans exclusivité ni intimité sexuelle, en invitant toujours les autres dans le cercle de la communauté.

L'obéissance signifie qu'il utilise pleinement ses talents, ses saints désirs pour atteindre un but noble, mais de manière à ce que Dieu puisse, par la voix du supérieur, en faire usage en accord avec les plans apostoliques de la communauté.

La personne qui fait des vœux sait que toutes ces bonnes choses sont déjà dons de Dieu, que son acte de les rendre à Dieu pour qu'il en dispose comme il le veut est simplement la reconnaissance de la réalité telle qu'elle est. Que nous retournions ou non les dons de Dieu en signe de gratitude, les dons que nous avons reçus de Dieu appartiennent à Dieu et, en dernière analyse, Dieu en disposera selon sa volonté. La prière "Prends et reçois" des Exercices spirituels d'Ignace de Loyola n'est pas un luxe pieux, une option secondaire, mais elle se vit dans le quotidien de chaque jour. Les vœux sont un oui radical et sans réserve à cette vérité.

Vœux et vertus

Nous sommes tous invités à prendre comme modèle le dépouillement du Christ. Ceux d'entre nous qui sont religieux le font d'une manière plus explicite et délibérée : sans être plus parfaits que d'autres à suivre la voie du Christ et le modèle de sa vie, nous professons publiquement par nos vœux notre engagement à rechercher cette perfection par un mode de vie discipliné. Les contraintes des vœux fournissent une structure; observer les vœux par une multitude d'actes, souvent à contre-courant, nous mène peu à peu à une transformation intérieure : être pauvre, chaste et obéissant devient une seconde nature pour nous. Au début, les actes de pauvreté, de chasteté et d'obéissance peuvent être des actes de notre volonté nue, soutenus par la grâce de Dieu ; de plus en plus, ils deviennent des actes de notre moi total : esprit,

psyché (âme) et corps, transformés par la grâce de Dieu.[2] Ainsi, les vœux deviennent des vertus. Nous faisons les choix qu'ils suggèrent avec facilité, empressement et promptitude. Avec ces trois vertus vient une panoplie de vertus compagnes, comme nous le verrons en réfléchissant à chaque vœu : la pauvreté s'accompagne de la générosité, de l'hospitalité, du partage, de la compassion, de la solidarité avec les pauvres ; la chasteté, de l'intimité, de l'hospitalité, de la construction de la communauté, de la générativité, de l'intégration psychique ; l'obéissance, de l'ouverture, de la disponibilité, de la confiance en Dieu, du compagnonnage. Les vœux expriment notre engagement à une obligation minimale, mais les vertus enrichissent le tissage complexe de nos vies. Cet enrichissement est propre à chaque personne et peut varier en fonction du charisme de chaque congrégation religieuse.

Les voeux sont pour les religieux, les vertus pour tous

Les vœux n'ont pas à créer de barrière entre membres de communautés religieuses et tous les autres. Ils créent une distinction, certes, mais une distinction destinée à unir plus étroitement tous les humains qui adoptent l'attitude fondamentale du Christ. Les personnes sans vœux sont appelées à nous ressembler davantage, et nous à leur ressembler davantage.

---

[2]On peut donner plusieurs exemples de cette progression: par exemple plutôt que de se soumettre à l'ennui des exercices de doigté d'une personne apprenant à jouer du piano, on se laisse aller sans effort à la grâce et à la beauté d'une sonate de Mozart, ou plutôt que de vivre l'embarras et la frustration de ses premières semaines sur un ordinateur, la production de documents complexes avec des graphiques et des tableaux est devenue une seconde nature.

Ils sont appelés à nous ressembler davantage : si tous les chrétiens ne prononcent pas les vœux de religion, tous, en accord avec leur état de vie et les incitations de la grâce, sont appelés à acquérir les vertus de pauvreté, de chasteté et d'obéissance et les vertus qui les accompagnent. Bien que ces vertus diffèrent dans certains détails parce que l'état de vie diffère, elles ont le même but ultime.

Combien de personnes dans notre monde vivent dans une insécurité radicale, ne sachant pas d'où viendra le prochain repas, ni où elles trouveront un abri ? Et même dans notre société d'abondance, combien se retrouveront dans des circonstances où ils ne sauront pas vers qui se tourner : frais médicaux imprévus, plans de retraite qui s'avèrent inadéquats, perte inattendue d'emploi, etc. Ils sont appelés à pratiquer la vertu de pauvreté sans faire le vœu de pauvreté.

Bien que de nombreux êtres humains aient choisi le mariage plutôt que le célibat, respecter l'autre, qui est temple de la présence de Dieu, avec son identité unique, le prendre comme don plutôt que comme possession, voilà les marques d'une relation saine. Ce sont les attitudes mêmes que le vœu de chasteté cherche à encourager. Les non-religieux sont appelés à vivre la vertu de chasteté comme il convient à leur état de vie, mais sans faire le vœu de chasteté.

Et puis, bien que la plupart d'entre eux n'obéissent pas à un supérieur, les circonstances très changeantes de leur vie les invitent à laisser tomber leurs désirs, leurs souhaits, et à suivre le courant de leur vie telle qu'elle se déroule : de nouveaux défis et de nouvelles opportunités, oui, mais aussi de fortes déceptions qui les obligent à changer radicalement d'orientation, comme la maladie, la mort d'êtres chers, des

actes de violence aléatoire qui peuvent les ébranler profondément, la souffrance d'êtres chers à laquelle ils doivent réagir, des plans bien conçus qui se transforment en luttes acharnées pour sauver leur vie : tout cela signifie pratiquer la vertu d'obéissance à la volonté de Dieu sans faire le vœu d'obéissance.

Ne mettons donc pas trop rapidement sur un piédestal ceux d'entre nous qui prononcent des vœux de religion, comme si nous étions plus saints que les autres. L'invitation à considérer tout comme don de Dieu et à donner sa vie est universelle, et beaucoup de personnes sans vœux y ont répondu d'une manière exceptionnelle qui laissera la plupart des religieux loin derrière. La différence, c'est que nous, les religieux, faisons une profession publique selon laquelle de notre intention de faire ce que tous les humains sont invités à faire, et nous choisissons une forme de vie qui, parfois avec douceur et parfois avec fermeté, mais toujours avec cohérence, nous pousse à marcher sur le chemin de l'engagement radical envers Jésus. Les vœux que nous prononçons sont des rappels, des aiguillons, des panneaux indicateurs que nous avons choisis pour nous aider à suivre le chemin que Jésus a indiqué pour nous tous. Ils sont le signe non pas de la perfection mais de la recherche de la perfection.

Nous sommes appelés à leur ressembler davantage: Dans une certaine optique, ceux qui ont prononcé des vœux vivent comme tout le monde, en se préparant à une carrière poursuivie avec compétence et compassion dans une ère technologique qui évolue très rapidement, en faisant la fête, en se lamentant, en ayant de bons et de mauvais jours, en préparant le dîner, en faisant du sport et en suivant ses équipes favorites, en allant au cinéma et au concert, en

prenant des repas avec des amis, en arrivant finalement où ils sont, pour citer Shakespeare, "*sans teeth, sans eyes, sans taste, sans everything,*" et en cherchant comment la main de Dieu est à l'œuvre au long de ce parcours. Tous, nous partageons une humanité commune.

Les religieux jésuites ne font pas le vœu de s'échapper de ce monde : ils font le vœu de vivre dans ce monde encore plus intensément avec leurs frères et sœurs non voués, les yeux pleinement ouverts à la réalité qui les entoure : le mystère du mal, la fragilité de ce que nous sommes en tant que création de Dieu, le caractère changeant des affaires humaines. Ils choisissent d'être là où les batailles font rage, de prendre des risques, de s'ouvrir à tout chemin que le Seigneur leur propose, qu'il soit complexe ou simple, direct ou détourné, sûr ou risqué. En cela, ils assument pleinement la condition humaine, mais en sachant que tout ce qui est bon, saint et valable vient de Dieu et retourne à Dieu.

Ainsi, prononcer les vœux de religion, au lieu de créer une distance supplémentaire entre le nouveau religieux et ses parents, ses frères et sœurs, ses proches, ses amis, le lie encore plus étroitement à eux. Il continue à vivre dans le même monde qu'eux, et se joint à eux pour en reconnaître la fragilité et la beauté. Parce qu'il a la grâce de se pénétrer du fait qu'il vient de Dieu et qu'il est destiné à retourner à Dieu, il professe publiquement son désir de se détacher de ce monde. Mais ce détachement lui permettra de rejoindre tous ceux dont il se soucie, et de goûter, avec une intensité encore plus grande, les joies et les peines que partagent tous les humains.

PAUVRETÉ Lâcher prise de nos possessions

Au cours des siècles, les religieux ont lutté pour bien définir la

signification et les implications de leur vœu de pauvreté. Parfois, cette lutte a fait surface avec urgence et controverses, exigeant un discernement bien soigné. C'est le cas aujourd'hui, alors que l'évolution des structures économiques modifie rapidement le contexte de nos vies. Comment pouvons-nous, à notre époque, tenir avec les mains ouvertes et non crispées les moyens et les ressources dont nous avons besoin pour nos vies et pour notre ministère ?

La pauvreté religieuse est devenue une préoccupation pressante dans les années qui ont suivi Vatican II, marquées par un renouveau au sein des communautés religieuses. Comme mes confrères, je me suis demandé ce que pouvait signifier, dans le contexte canadien du premier monde, l'expression "famille aux moyens modestes" que l'on trouve dans un décret de la Congrégation générale 32 (décret 12, n° 7). Comment équilibrer les différents facteurs qu'implique une pauvreté vivante: efficacité apostolique, valeur symbolique, frugalité, solidarité avec les pauvres ? Nous nous sommes attaqués à ces questions et à leurs répercussions nationales et mondiales, d'abord mal à l'aise, mais au fil des ans après Vatican II, notre tâtonnement de ce territoire relativement inexploré a porté ses fruits. Les statuts sur la pauvreté, promulgués en 1976 par le Père Général Arrupe et révisés en 2003 par le Père Général Kolvenbach, nous ont bien servi. Nous évoluons en effet vers une approche plus équilibrée de la pratique de la pauvreté. Mais nous avons encore un long chemin à parcourir. Comme nous l'a dit le Père Kolvenbach, notre témoignage en tant que jésuites d'un Seigneur qui a choisi la pauvreté pour racheter l'humanité manquait de crédibilité.[3] C'est toujours le cas.

[3]Voir sa lettre 2003/10 qui introduit les statuts sur la pauvreté.

Comment au début du 21eme siècle parfaire notre réflexion sur la pauvreté consacrée, la proclamer, et prendre des mesures pour la mettre en œuvre dans nos provinces ? À partir de 2021, la compagnie prépare un discernement à l'échelle de l'ordre sur notre propre pratique de la pauvreté. Certaines questions ressortent de manière plus urgente dans le contexte actuel :

- Les attitudes et comportements compétitifs du monde dans lequel nous vivons nous sont une tentation énorme. Nous menons le combat avec des ressources réduites et l'instinct nous pousse à trouver l'avantage supplémentaire qui nous permettra de survivre dans le confort et la sécurité. Cela est vrai pour les communautés tout comme les individus, parfois soucieux de protéger leur propre terrain. En même temps, le monde dans lequel nous vivons est un monde d'abondance trompeuse. Pour que le moteur économique tourne à plein régime, les citoyens doivent consommer au-delà de nos besoins réels, gaspillant de précieuses ressources non renouvelables pour des biens matériels destinés à être jetés ou à vite tomber en désuétude. La publicité les maintient sur la bonne voie s'ils faiblissent dans leurs habitudes de consommation et les anesthésie face à la réalité effrayante dans laquelle ils vivent. Nous pouvons trop facilement laisser cet état d'esprit imprégner nos vies et façonner nos désirs, un état d'esprit qui est en fait une forme d'idolâtrie, tout à fait opposée à la solidarité avec les pauvres à laquelle nos documents nous appellent. Mais les médias montrent aussi l'autre côté de la médaille et nous invitent à la conversion. Nous voyons les résultats: tant d'ouragans, de tremblements de terre, d'inondations et de sécheresses, intensifiés par le changement climatique. Du tiers-monde

nous entendons l'appel à l'aide de ceux qui souffrent et sont laissés à eux-mêmes. Et nous sommes touchés par l'exemple de ceux qui leur viennent en aide, souvent avec de maigres ressources. Et cela nous rappelle les vastes régions du monde qui sont généralement laissées pour compte. Comment pouvons-nous situer notre pauvreté dans ce contexte ?

- Les dirigeants de notre société disent qu'ils veulent s'occuper des générations futures et des classes défavorisées, mais la volonté politique fait défaut: trop souvent, leurs décisions ne s'attaquent aux véritables problèmes. Comment pouvons-nous tous répondre plus intelligemment et de tout cœur ? Comment pouvons-nous, nous jésuites, être témoins contre-culturels, non seulement en épousant des causes sociales louables, mais aussi en répondant à l'invitation du Christ à vivre une authentique pauvreté religieuse ?

- Ces dernières années, l'écologie est devenue pour la compagnie une préoccupation et une préférence apostolique. La pauvreté consacrée est plus qu'un engagement à mener une vie écologique saine, mais l'écologie fournit une approche indispensable à une pauvreté contextuelle. Plus nous sommes capables de fouler cette terre avec légèreté, plus nous serons en mesure de transmettre aux générations à venir un habitat viable. Comment les jésuites peuvent-ils témoigner des valeurs écologiques, considérées comme de plus en plus cruciales à mesure que le réchauffement de la planète bouleverse la vie de plusieurs et le bien-être économique de tous ? De nombreuses personnes dans notre monde d'abondance se rendent compte des conséquences désastreuses de la voie

que nous empruntons et se sont engagées à vivre une vie simple et sans contrainte. Ils ont été puissamment encouragés dans cette voie par l'encyclique Laudato Si' du pape François. Au chapitre 3, il montre comment le cri de la terre et le cri des pauvres sont intimement liés. Nous ne pouvons pas répondre à l'un d'entre eux sans répondre aux deux. Voilà notre engagement en tant que Jésuites.

Pauvreté spirituelle et pauvreté réelle :

Commençons notre réflexion par les racines spirituelles de la pauvreté dans sa réalité vécue telle qu'exprimée par le P. Kolvenbach: ce qui fonde l'observance de nos vœux, c'est la dimension spirituelle de notre pauvreté, c'est-à-dire notre ouverture à être dotés d'une vertu qui va au-delà de la pratique codifiée, à vivre dans le Christ qui "bien que riche, s'est fait pauvre pour vous, afin que par sa pauvreté vous deveniez riches" (2 Cor 8,9). Ces paroles sont dynamiques. Elles ne nous exhortent ni à vivre dans l'indigence ni de fixer des critères quantitatifs à notre pauvreté. Elles prônent la transparence, le lâcher prise et le partage. Elles nous invitent à partir de l'abondance du Christ qui, par sa kénose, son don radical de soi, conduit à l'abondance de ses disciples. Il n'y a jamais de moment où nous avons atteint la pauvreté spirituelle et où nous pouvons nous reposer sur nos lauriers : quelle que soit l'étape de vie où nous nous trouvons, ce texte d'Écriture nous invite à un don de soi encore plus profond, à l'imitation du dépouillement du Christ. Sans cette pauvreté spirituelle, notre pratique des vœux de pauvreté est sans fondement.

Mais si nous voulons rester fidèles à l'exhortation de Paul, nous ne pouvons nous contenter de la pauvreté spirituelle. Si

nos désirs de nous conformer à la kénose du Christ, inspirés par la grâce, n'ont pas d'impact sur notre façon de vivre, ils sont comme la graine qui tombe au bord du chemin ou dans les ronces. La pauvreté spirituelle doit donner naissance à une pauvreté réelle. La forme de cette pauvreté réelle sera différente selon l'apostolat dans lequel nous sommes envoyés, le contexte dans lequel nous vivons, et nous devons être constamment en état de discernement pour nous assurer que notre pratique de la pauvreté est conforme non pas à notre propre volonté mais à celle du Seigneur. Ce discernement a lieu à plusieurs niveaux : le père général et ses conseillers s'engagent dans un discernement profond de directives pour toute la compagnie ; le provincial et ses conseillers sont les principaux agents de discernement au niveau de la province, et c'est principalement là que les décisions spécifiques sur la pauvreté réelle dans nos communautés et apostolats sont prises en harmonie avec nos statuts généraux ; les supérieurs locaux et les communautés doivent s'engager dans leur propre discernement des situations locales ; et les jésuites individuels doivent discerner en dialogue avec leurs supérieurs sur leur pratique individuelle de la pauvreté.

Il existe de nombreuses formes de pauvreté réelle que les humains vivent sur cette terre : la pénurie écrasante que la plupart d'entre nous peuvent à peine imaginer, l'angoisse cachée de ceux qui dans nos sociétés d'abondance semblent bien s'en sortir, mais qui prennent du retard et souffrent en silence, l'insouciance de ceux qui dépensent bien au-delà de leurs moyens, affichant une opulence démesurée mais en réalité compromettant leur propre avenir, la sobriété de ces pauvres gens qui, grâce à un travail acharné et une frugalité disciplinée, parviennent à se garder la tête hors de l'eau tout en aidant les autres selon leurs moyens.

Où les jésuites se situent-ils dans ce continuum ? Nous pouvons jouer le jeu de vivre dans une pauvreté extrême, mais nous ne pourrons jamais échapper au fait que nous sommes bien éduqués, bénéficiaires d'une formation qui a fait ses preuves au cours des siècles, de sorte qu'avec un minimum de discipline et d'intelligence, nous pouvons effectivement vivre gracieusement avec relativement peu. Certains peuvent être appelés à une pauvreté plus radicale, mais la position minimale pour nous tous est la pauvreté du travail acharné et de la frugalité disciplinée, la pauvreté propre à une famille aux moyens modestes. Cela signifie qu'il nous faut choisir de vivre avec peu de ressources et de voyager légers ; d'être hospitaliers envers ceux qui ont moins que nous, en leur ouvrant non seulement les cordons de nos bourses mais aussi nous-mêmes et nos maisons. Cette position est un contre-témoin puissant pour ceux qui, dans notre monde, sont gaspilleurs et insouciants, et un exemple encourageant pour ceux qui sont dans le dénuement, leur montrant qu'il y a peut-être de meilleures façons d'utiliser les maigres ressources dont ils disposent. Nous ne partageons peut-être pas leur dénuement, mais nous sommes solidaires de leur lutte. Cette ligne directrice générale laisse place aux différentes grâces reçues par les individus et les communautés. Ainsi, la manière dont chaque jésuite et chaque communauté vit la pauvreté réelle peut différer. Rappelons-nous cependant que, si elle n'est pas animée par la pauvreté spirituelle, toute forme de pauvreté réelle que nous pourrions choisir sera au mieux périphérique et au pire un spectacle vide.

Avant tout, nous devons nous rappeler que nous n'avons pas le dernier mot sur la façon dont nous vivons la pauvreté réelle. Nous faisons des choix, mais en fin de compte, les Exercices

nous exhortent de confier notre pratique de la pauvreté réelle. à Dieu qui au cours des siècles a choisi de nombreux jésuites individuels pour des expériences de pauvreté radicale en solidarité avec les pauvres. Cela s'applique également aux provinces, dont certaines ont dû faire face, au cours de la dernière décennie, à une puissante vague de litiges liés à des allégations d'abus sexuels, ce qui a été très coûteux et a conduit à des coupes importantes. De telles expériences nous apprennent à être plus confiants dans la providence de Dieu à notre égard que dans nos propres choix. Et rappelons-nous, nous qui avons fait vœu de pauvreté, que rester entre les mains de Dieu, implique de dépendre de nos supérieurs légitimes en ces questions.

Pauvreté communale et individuelle

La pauvreté individuelle est une préoccupation quotidienne pour chacun d'entre nous, mais la pauvreté communautaire, surtout en cette période d'inquiétude et de pénurie croissante, est passée au premier plan dans notre conscience. Autrefois, nous nous occupions de notre personne et nous supposions que les supérieurs s'occupaient des domaines financiers cachés qui garantissaient un approvisionnement régulier de pain sur la table, avec un festin de première classe occasionnel, et un toit au-dessus de nos têtes. Comme des enfants, nous nous laissions faire et prenions ce qu'on nous donnait. Au lieu d'aller au magasin pour acheter nos articles de toilette, ce qui nous donnait une idée du coût des choses, nous allions dans une salle commune bien équipée et prenions simplement ce que nous voulions. Aujourd'hui, moins nombreux, on nous demande de gérer nos propres budgets, un plus grand nombre d'entre nous ont des responsabilités financières dans divers domaines, et des

modèles de discernement communautaire se développent dans nos communautés et apostolats, y compris le discernement des questions financières. La dépendance à l'égard des supérieurs qui prennent soin de nous et nous donnent les permissions nécessaires fait partie de notre pratique de la pauvreté, mais cette dépendance est celle d'adultes plutôt que d'enfants.

On dit que le péché originel affecte davantage les communautés que les individus. De nombreuses personnes sont capables de mener une vie fondamentalement morale dans leur propre sphère privée, mais lorsque vous les mettez ensemble avec d'autres personnes dans une communauté ou dans une entreprise commune, souvent des malentendus et des conflits éclatent. Les bonnes intentions et les cœurs droits ne sont pas par eux-mêmes capables d'assurer de pratiques efficaces collaboration. Nous pouvons bien organiser notre pauvreté individuelle, mais lorsque des questions de communauté sont en jeu, nous sommes tentés de nous disputer sur des détails, d'être indûment inquiets pour l'avenir, recherchant un type de sécurité que les constitutions jésuites veulent que nous évitions. Notre sécurité la plus profonde est la providence de Dieu à notre égard, qui agit si souvent à travers la générosité des autres.

Le provincial joue un rôle clé dans ce domaine délicat. À lui on confie la garde et l'administration des fonds de la province. Grâce à ces fonds, la province doit prendre soin de ceux qui sont en formation ou à la retraite et qui ne sont pas en mesure de subvenir à leurs besoins financiers, et soutenir les efforts apostoliques qui sont en accord avec nos priorités mais qui n'ont pas un accès facile aux ressources financières. Le provincial ne fait pas cela tout seul. Il a des conseillers, un

économe. Chaque année, il fait rapport au Père Général et son administration reçoit périodiquement la visite de réviseurs.

Je regrouperai mes réflexions ultérieures sous trois rubriques. La première, sur la manière dont nous devons acquérir nos ressources, traitera de la gratuité de nos ministères et de l'une des activités caractéristiques d'Ignace, la mendicité. La deuxième, sur la façon dont nous devons utiliser nos ressources, met en avant les vertus de frugalité et de simplicité, et la troisième, sur la façon dont nous devons partager nos ressources avec les autres, fait valoir la présence, l'hospitalité et le partage.

Comment nous devons acquérir nos ressources

Nous devons nous pencher sur quatre questions qui touchent les dotations et les salaires par rapport à la gratuité de nos ministères, la générosité de nos amis et les membres de nos familles, et la pratique ignatienne de la mendicité.

1) Une des règles de base de notre pauvreté est qu'à l'exception des communautés de formation et des communautés pour personnes âgées et infirmes, les communautés ne sont pas autorisées à posséder ou à puiser dans des dotations qu'ils contrôlent pour subvenir à leurs besoins. Leurs membres doivent travailler et mendier. Mais pour des urgences les statuts permettent aux communautés de conserver de petits fonds de prévoyance.

2) Compte tenu du contexte financier dans lequel nous vivons, la gratuité des ministères que préconisait Ignace n'est pas possible dans sa forme pure et simple. Habituellement, on

attend des jésuites qu'ils apportent à la communauté une compensation appropriée pour leur occupation à plein temps. Sans cette compensation, la plupart des communautés ne seraient pas en mesure de se maintenir, surtout celles qui comptent un certain nombre de personnes qui n'ont pas de poste rémunéré, qui sont à la retraite ou au service des pauvres qui ne peuvent rien leur offrir. Mais n'oublions pas que les ressources dont nous disposons ne sont pas seulement monétaires. Encore plus cruciales sont les ressources personnelles que nous apportons : notre formation, nos compétences, notre expérience, notre temps, notre énergie. Le principe de gratuité s'applique également à ces ressources. Tous les jésuites, y compris ceux qui perçoivent un salaire, doivent se donner totalement à ceux qu'ils servent, même au-delà des niveaux prescrits par leur contrat de travail, tout en respectant, bien sûr, la nécessité de maintenir un rythme sain entre la prière, les loisirs et le travail. En outre, les prêtres jésuites devraient être disposés à exercer des ministères plus directement sacerdotaux et pour lesquels on ne demande aucune rémunération. Enfin, la communauté, avec l'autorisation du provincial, pourra rendra à l'apostolat, en guise de contribution, une partie des salaires qu'elle en a reçus. Cette évolution partielle vers la gratuité intégrale des services peut être d'une importance cruciale pour certains apostolats.

Quelle que soit notre situation professionnelle, dans la mesure du possible nous servons les autres gratuitement. Nous préférons laisser à ceux que nous servons le soin de nous rémunérer selon leur propre jugement. En même temps, (a) nous pouvons suggérer un niveau de rémunération pour nos services aux personnes et aux institutions qui peuvent se permettre de nous payer, (b) nous pouvons souvent demander

à ceux qui sont plus aisés de nous aider dans notre effort pour servir gratuitement les plus pauvres - par exemple en offrant des bourses dans nos écoles ou des dons plus importants de la part de certains retraitants pour aider à couvrir les coûts de ceux qui ne peuvent pas se permettre de payer les tarifs suggérés.

3) Il peut y avoir un déséquilibre dans nos communautés du fait que certains membres ont des bienfaiteurs riches et généreux qui veulent leur donner des choses que d'autres membres ne pourraient normalement pas obtenir grâce aux fonds communautaires. Le fait de dépendre de telles sources de revenus peut entraîner une rupture de notre pauvreté. Mais les impulsions généreuses des amis et des membres de la famille ne doivent pas être simplement écartées et étouffées. Il faut plutôt les canaliser. En règle générale, les cadeaux luxueux sont inappropriés et un discernement délicat s'impose en la matière. Les plus généreux pourraient-ils apprendre à donner à leur ami ou parent jésuite non pas quelque chose qui dépasse l'ordinaire, mais quelque chose dont le jésuite aurait besoin et qu'il pourrait obtenir par le biais de la communauté ? En outre, ces bienfaiteurs doivent s'attendre à ce que tout don monétaire à un jésuite individuel soit remis à la communauté. Cette règle s'applique également à toute somme d'argent reçue par un jésuite en rémunération d'un travail effectué. Le non-respect de cette règle peut également avoir des conséquences juridiques, par exemple la suppression de l'exemption habituelle des religieux de payer l'impôt sur le revenu.

Nous devons éviter de diviser les jésuites entre ceux qui ont des amis fortunés et ceux qui n'en ont pas. Si l'on regarde le côté positif, on est parfois édifié par la manière dont nos

membres partagent leurs amis généreux et les membres de leur famille avec les autres membres de leur communauté (et pas seulement avec leurs amis privilégiés au sein de la communauté). Cela brise l'exclusivité de ces relations et l'importance que l'on attache à leur dimension matérielle, et renforce l'hospitalité qui est au cœur de notre pauvreté.

4) Cela nous amène à parler de la mendicité. Ignace a été un mendiant tout au long de sa vie, demandant à divers riches bienfaiteurs l'argent nécessaire à ses propres études et à celles des étudiants impécunieux qu'il souhaitait soutenir. Lorsqu'il était notre premier supérieur général, il n'hésitait pas à demander aux bienfaiteurs l'aide nécessaire pour fonder de nouvelles maisons et de nouveaux ministères. En termes contemporains, il était un collecteur de fonds, un directeur général qui, en termes contemporains, n'avait pas peur d'exprimer sa demande, discrètement mais efficacement.

La mendicité fait partie intégrante de la pauvreté jésuite. Le modèle contemporain est que nos provinces et leurs œuvres organisent des appels annuels, des appels spéciaux, des campagnes majeures, et une large publicité est donnée à nos œuvres et à leur but apostolique afin d'attirer de nouveaux donateurs et d'établir des listes de contacts utiles. Une collaboration des jésuites ordinaires dans de telles entreprises est souvent attendue. Nous ne mendions pas pour doter notre vie communautaire, bien que souvent Dieu nous aide à travers les dons spontanés et inattendus que les communautés reçoivent. Les provinces demandent cependant le soutien des communautés qui s'occupent des membres en formation, pas encore engagés dans le ministère à plein temps, et de ceux dont la santé et l'énergie ont diminué. Et nous ne cessons de quêter pour soutenir et financer nos efforts apostoliques.

Mendier implique une profonde confiance dans la providence divine et une volonté de se lier d'amitié avec les autres et de rechercher leur soutien enthousiaste, en découvrant auprès d'eux s'ils pensent que notre travail vaut la peine d'être soutenu. Cet exercice peut s'avérer très précieux : essuyer des refus peut être pénible, mais nous permet, le cas échéant, de revenir au point de départ et de remodeler nos efforts apostoliques, ou encore, s'il est clair que nous avons fait tout ce que nous pouvions dans une certaine situation, de réaffecter nos ressources ailleurs, en cherchant que d'autres, si possible, puissent poursuivre l'apostolat que nous quittons.

Nous devons nous rappeler que la mendicité ne concerne pas seulement les apostolats mais aussi les individus. Aujourd'hui une forme-clé de cette mendicité consiste pour les individus à rechercher des financements externes pour couvrir leurs congés sabbatiques, leurs congés d'études, etc. plutôt que de compter sur les ressources limitées de la communauté.

Comment nous devons utiliser nos ressources pour nous-mêmes

La déclaration initiale de la Congrégation Générale 32, selon laquelle notre pauvreté doit être celle des familles aux moyens modestes, est toujours d'actualité, mais l'expérience des quelques décennies écoulées depuis lors nous permet, nous l'espérons, de définir plus précisément ce que cela signifie.

Nous percevons couramment une variation considérable dans la pratique de la pauvreté communautaire et individuelle. Certains vivent de manière très austère, dépensant très peu pour eux-mêmes, se procurant des vêtements d'occasion, etc., mais d'autres se sentent autorisés à vivre à un niveau plus

élevé. Il en va de même pour la pauvreté des communautés. Certaines variations sont tout à fait légitimes, bien sûr, en raison du contexte de leurs apostolats, ou du coût de la vie dans différentes parties du pays.

Trois directives, et un commentaire final :

1) Le signe distinctif de la pauvreté jésuite se doit d'être la qualité de notre mode de vie plutôt que la quantité de biens que nous consommons. Nous sommes constamment sollicités par des messages explicites et implicites pour favoriser le culte de l'obsolescence planifiée qui marque notre monde. Jetons et dépensons davantage, pour du plus gros, du meilleur, du plus rapide, du nouveau et de l'amélioré. Certains messages publicitaires sont flagrants et leurs exagérations faciles à démasquer, mais le bombardement médiatique incessant de fausses valeurs laisse des traces, que la méditation assidue des deux étendards dans les Exercises spirituels permettra aux jésuites de détecter et de déraciner. Notre caractéristique principale doit être la simplicité et la sobriété de notre ameublement et de nos vêtements, qui doivent être moins nombreux mais de qualité adéquate, d'un style discret qui leur permet d'être portés pendant des années sans attirer l'attention sur nous comme étant à la mode ou démodés, et entretenus pour durer. Nous ne devons être ni des cartes de mode ni des clochards. Ceci s'applique de manière différente selon les contextes apostoliques. Notre nourriture et nos boissons doivent être simples, saines, propices à la santé et à la longévité. En tant que personnes apostoliques enthousiastes, nous avons tendance à faire des excès en matière de technologie et de transport, cherchant à être instantanément disponibles pour n'importe qui et à n'importe quel moment, à profiter d'une seconde de plus avec un

ordinateur dernier cri, à utiliser une voiture là où la marche, le vélo ou les transports publics seraient une bonne option, etc. Comment pouvons-nous être un témoin contre-culturel dans une société civile qui se construit de plus en plus sur le gaspillage systématique des énergies et des ressources dans la poursuite de fins frivoles ? C'est une question clé que chacun de nous doit se poser.

Cela signifie-t-il qu'il n'y a pas de place pour l'élégance, pour la jouissance des bonnes choses ? Aucunement. Un exemple : une communauté qui a pour habitude de servir un vin cher et de haute qualité tous les soirs imite le style de vie des familles aisées, et finalement ce plaisir est considéré comme acquis et devient terne et vide. Une famille qui réserve le vin de bonne qualité pour les célébrations spéciales accroît le plaisir et la gratitude de ceux qui y participent. Un rythme approprié de jouissance et d'abstention approfondit notre appréciation, et est tout à fait conforme à notre pauvreté. Un principe similaire s'applique à notre alimentation culturelle. La pauvreté des petits moyens n'empêche pas d'aller au théâtre, à l'opéra, aux concerts symphoniques, au cinéma. Mais alors le budget personnel qui y est consacré doit rester modeste.

2) L'une des caractéristiques inéluctables de la pauvreté des petits moyens est la budgétisation. Des choix difficiles doivent être faits et mis en œuvre. Si une personne dépense plus dans un domaine, il devrait y avoir des réductions correspondantes dans d'autres domaines. C'est là que le dialogue entre le supérieur local et le jésuite individuel doit avoir lieu, dans le cadre des directives établies par la province, et en vue de déterminer comment chacun peut se préparer au mieux et accomplir la mission qui lui est confiée. Le budget annuel approuvé par le supérieur ne doit pas être une simple

formalité mais un moyen de contrôler notre propre pratique de la pauvreté, et nos dépenses supplémentaires doivent être justifiées. Habituellement, les jésuites se voient attribuer une somme d'argent qu'ils conservent sur un compte bancaire, et, disposant d'une carte de crédit, ils paient leurs factures personnelles à partir de ce compte, et présentent les factures, généralement sur une base mensuelle, au trésorier de la communauté afin de ramener leur compte à sa valeur maximale. Ce système actuel de comptes impressionnés fonctionne généralement bien, bien que des plus anciens simplement demandent de l'argent quand ils en ont besoin. Nous devons nous rappeler que le montant que nous maintenons sur notre compte n'est pas notre argent mais celui de la compagnie, et que nous devons inclure dans nos rapports tous les dons et les paiements que nous avons pu recevoir. Tout doit être comptabilisé et dépensé en accord avec le budget approuvé.

Les dépenses plus importantes doivent être autorisées spécifiquement. On les inclut dans le budget qui est examiné et approuvé par le supérieur, ou bien on en obtient la permission lorsque le besoin s'en fait sentir. Qu'est-ce qu'une dépense importante ? Il est évident que l'achat d'une voiture ou d'un ordinateur coûteux doit faire l'objet d'une autorisation spécifique, tandis que l'achat d'un ensemble de T-shirts ou d'une paire de chaussures nécessaires ne l'est pas : de minimis non curat lex (pour ceux d'entre nous dont le latin est rouillé, la loi ne s'occupe pas des choses insignifiantes). Mais en fin de compte, c'est le supérieur qui juge de ce qui est important et de ce qui ne l'est pas. Ce jugement peut varier selon les individus, leurs propensions et leurs responsabilités, et sera plus restrictif au début de la vie jésuite.

3) L'un des problèmes majeurs de notre époque est la déprédation de notre environnement et de nos ressources naturelles. Si elle se poursuit au rythme actuel, elle laissera bien peu de choses aux générations qui nous succéderont sur cette planète. Nous avons souvent entendu des injonctions, aujourd'hui reprises par nos gouvernements, de recycler les ordures et les déchets alimentaires, de vivre sur cette terre avec une empreinte aussi réduite que possible, en faisant au mieux un usage modeste des ressources de ce monde. La plupart d'entre nous ont commencé à faire des efforts dans ce sens. À ce stade de notre vie commune sur cette planète, il ne s'agit pas d'un luxe, mais d'un impératif. Cela signifie qu'il faut faire des choix dans la façon dont nous installons nos maisons et nos lieux de travail, et dans la façon dont nous nous déplaçons d'un endroit à l'autre. Cela implique que nous prenions soin de modérer notre consommation d'électricité et de ressources non renouvelables. Si nous devons choisir entre rafraîchir telle ou telle pièce ou tel ou tel lieu pour des raisons simplement esthétiques, et rendre notre maison plus efficace sur le plan énergétique, il ne devrait y avoir aucun doute quant à notre choix. Lorsque nous agissons comme une famille aux moyens limités, nous attendons d'être sûrs avant de faire des achats qui affectent notablement notre budget. Nous évitons ce qui brille d'un éclat temporaire et rapidement mis au rebut.

En conclusion : Ignace se qualifiait lui-même de pèlerin. Il a passé de nombreuses années à voyager d'un endroit à l'autre, et n'était pas encombré de possessions. Il n'avait pas besoin de faire une valise abondante pour se préparer à toutes les éventualités d'un voyage. Si nous sommes alourdis par trop de "possessions", il devient plus difficile de se déplacer pour répondre à l'appel du supérieur pour une nouvelle mission, et

le poids de l'anxiété dans nos vies est accru. Comme nous le constatons, être pèlerins est la seule façon pour nous, les humains, d'assurer notre survie sur notre planète.

Comment partager nos ressources avec les autres

Les religieux qui se contentent de se replier sur eux-mêmes en se félicitant de leur modeste prélèvement sur les ressources de ce monde et de leur pratique intelligente de la frugalité sont loin d'atteindre la cible. En fin de compte, notre pauvreté devrait nous pousser à regarder vers l'extérieur, vers nos compagnons de pèlerinage sur cette terre, en particulier ceux qui sont pris dans une pauvreté structurelle, et à faire ainsi non seulement avec une compassion à distance qui nous laisse dans une fausse sécurité, mais avec une présence personnelle et une action selon nos moyens et nos opportunités. Dans l'ensemble, nous sommes capables d'accumuler des ressources grâce à notre niveau de vie frugal, nos amis, nos compétences apostoliques. Ces ressources ne sont pas seulement pour nous mais aussi pour les autres. Elles rendent possible notre ministère auprès d'eux et notre aide directe en cas de besoin. En somme, la frugalité et la simplicité sans le partage et l'hospitalité sont stériles, rien de plus qu'une forme de narcissisme.

Il existe de nombreuses façons de garantir cette dimension supplémentaire de la pauvreté :

1) La présence: Nous devons nous assurer que certaines ressources au sein de la province, tant financières que personnelles, seront allouées de manière appropriée au secteur de la justice sociale, à l'éducation, à la défense des droits et à l'assistance directe. Mais les pauvres ne sont pas un

objet anonyme de notre ministère, à qui on donne des pièces d'argent dans la rue ou qui sont les bénéficiaires de programmes bureaucratiques. Comme nous, ils sont créés à l'image et à la ressemblance de Dieu et comme nous, ils ont besoin de contact, d'attention personnelle, même si cela ne conduit pas immédiatement à la bienfaisance. Beaucoup d'entre nous, grâce à Dieu, ont un ministère qui ouvre une large fenêtre sur le monde de ceux qui luttent d'arrache-pied pour leur pain quotidien. Mais d'autres s'occupent principalement de personnes instruites, de ce que l'on appelle "l'élite". Voilà une préoccupation réelle portée à notre attention par la compagnie depuis la CG 32. Y a-t-il au moins une famille pauvre, une personne marginalisée avec laquelle nous avons un contact personnel? A un moment donné de notre carrière jésuite, avons-nous pris en compte cette dimension de notre vocation? Nos contacts sociaux doivent-ils se limiter à des personnes qui nous ressemblent, dont nous partageons les sensibilités culturelles et l'éducation?

(2) L'hospitalité est également un aspect crucial de notre pauvreté religieuse. Les bonnes choses dont nous sommes les intendants soucieux ne sont pas seulement pour nous-mêmes mais aussi pour les autres. Il devrait y avoir suffisamment de place pour une hospitalité simple et sincère envers les amis et les étrangers, envers les membres d'autres communautés jésuites, proches ou éloignées. Les membres de la communauté accueillent les invités des autres membres et passent du temps avec eux, dans toute simplicité, sans chercher à les impressionner par une démonstration de richesse. Bien entendu, l'hospitalité envers les autres n'exclut pas les moments de célébration pour nous-mêmes afin de renforcer la communauté. Mais nous devons toujours chercher à abattre les murs et à inclure : mieux vaut un repas

simple et copieux pour un plus grand nombre qu'une table élégante pour quelques personnes choisies.

Nous devons nous rappeler que l'hospitalité a des implications non seulement pour les hôtes mais aussi pour les invités : Les visiteurs jésuites ne doivent pas simplement utiliser la communauté comme un hôtel, en contournant systématiquement le contact avec les membres de la communauté locale.

(3) Le partage: D'une manière douce, marquée par la compassion et le respect, nous, les jésuites, essayons de vivre, comme la communauté chrétienne primitive, en accord avec l'axiome "de chacun selon ses capacités et à chacun selon ses besoins". En effet, notre pauvreté exclut toute forme de propriété individuelle. Ce que nous avons et utilisons ne nous appartient pas radicalement : nous en sommes les intendants pour le bien commun. (Mais n'allons pas jusqu'à dire "notre brosse à dents", comme j'ai entendu dans un passé très lointain). Le but de ce partage des biens matériels, où nous pouvons recevoir autant que donner, est de nous rendre énergiques, compétents et généreux dans la mission qui nous est assignée. Mais, comme nous l'avons déjà dit, le même principe de partage s'applique à nos compétences, notre expérience, notre énergie, notre temps.

À chacun selon ses besoins: nous devons faire la distinction entre les désirs et les besoins. Je peux avoir envie d'un blouson en cuir de qualité, d'un ordinateur dernier cri avec toutes ses perfections, mais en ai-je besoin ? Ma mission apostolique en est-elle vraiment la justification?

De chacun selon ses capacités: nous faisons ce que nous

pouvons pour soutenir la communauté, sans garder pour nous ce que nous recevons des autres. En même temps, il faut éviter une corrélation stricte entre le niveau de compétence d'une personne et la compensation monétaire qu'elle apporte à la communauté. Le service des autres est primordial, la rémunération qu'elle nous apporte est tout au plus secondaire.

L'application des principes ci-dessus au partage qui a lieu entre les membres d'une même communauté est déjà difficile. Mais dans de nombreuses provinces jésuites, dont la nôtre, le partage entre les communautés elles-mêmes est une préoccupation majeure. Il existe des écarts importants entre les ressources des communautés. L'apostolat principal de certaines communautés fournit des salaires généreux, mais d'autres comprennent de nombreux retraités et/ou des personnes qui travaillent dans des secteurs apostoliques qui ne peuvent pas payer de vrais salaires. La compagnie prévoit une péréquation selon laquelle l'excédent de la communauté, au-delà d'un certain montant conservé pour diverses urgences, est mis à la disposition de la province. Le principe fondamental à l'œuvre ici est celui du partage intégral, qui vise à rendre plus équitable l'accès des communautés et des apostolats aux ressources jésuites. Nous ne parviendrons jamais à une formule mathématique qui assure une égalité parfaite, mais nous avançons dans cette direction. Ce principe s'applique également à la compagnie dans son ensemble. Certaines provinces sont riches et n'ont pas besoin de tous les revenus de leur dotation apostolique. D'autres provinces plus pauvres recevront leur aide avec reconnaissance. Le Fonds charitable et apostolique de la Société (FACSI), auquel chaque communauté contribue, est un moyen de réaliser cette péréquation. En outre, il existe de nombreux projets, en

particulier dans le tiers-monde, que le Père Général porte à l'attention des provinces les mieux loties, et celles-ci sont généreuses.

Conclusion

En tant que religieux, nous avons renoncé à la propriété et au contrôle des biens de ce monde. Nous en faisons usage en accord avec les constitutions de notre ordre et les statuts qui les mettent en œuvre. Nous le faisons avec la permission de nos supérieurs, qui, aux débuts de notre vie religieuse, était détaillée et explicite. Cette dépendance chez les religieux formés doit être caractérisée par un discernement adulte avec le supérieur -- il a le dernier mot -- sur les questions de plus grande importance. Normalement il nous laisse une bonne marge de manoeuvre pour établir notre budget et dépenser l'argent qui nous est alloué. Le but de nos règles est de promouvoir non pas l'infantilisme mais la maturité dans notre service du Seigneur.

Soulignons de nouveau que la pauvreté réelle est enracinée dans la pauvreté spirituelle. Pratiquer la pauvreté dans un monde où les institutions financières sont gigantesques et parfois incontrôlables, où l'environnement se dégrade et où les disparités entre les riches et les pauvres s'accentuent, c'est tout un défi. Le contexte de notre pratique de la pauvreté est en constante évolution. Mais les principes de base au cœur de notre pauvreté resteront toujours les mêmes. Marchons comme des pèlerins, les mains ouvertes prêtes à recevoir, mais aussi prêtes à donner. En toute simplicité laissons le Seigneur faire de nous des prophètes, des exemples, afin que d'autres puissent suivre un chemin similaire dans leur propre vie. La pauvreté bien vécue n'est pas seulement un luxe pour les personnes spirituellement éclairées : elle deviendra de plus en

plus la condition même qui permettra à tous de prospérer sur cette belle planète que le Seigneur nous a donnée, et de prendre soin des générations futures.

CHASTETÉ : Lâcher prise de nos relations

La chasteté est un sujet délicat. En tant que jésuites, nous pourrions prendre refuge dans le bref paragraphe des Constitutions qui nous dit que la chasteté "n'a pas besoin d'interprétation, puisqu'il est évident qu'il faut la conserver parfaitement, en s'efforçant d'imiter la pureté des anges dans la pureté du corps et de l'esprit".[4] Mais nous vivons à une époque où le comportement sexuel est un sujet constant d'examen et de discussion, et nous devons approfondir ce sujet bien au-delà de la brève allusion fournie par saint Ignace. C'est ce que la Compagnie a fait dans ses documents les plus récents, et dans la formation qu'elle offre à ses jeunes. La question fondamentale est la suivante : comment pouvons-nous modeler la kénose du Christ dans nos relations et nos énergies sexuelles, en les présentant au Seigneur comme un don, et non en nous y accrochant comme à une possession exclusive sur laquelle nous cherchons à exercer un contrôle ?

Le contexte actuel de la chasteté

Notre discussion sur la chasteté sera colorée par le contexte dans lequel nous nous trouvons aujourd'hui:

[4](Constitutions, partie VI, 547). Nous pourrions penser qu'Ignace nous demande d'adopter l'état androgyne et éthéré des anges tel qu'il est populairement dépeint aujourd'hui. Rappelez-vous que dans la tradition classique, les anges, en tant que purs esprits, sont beaucoup plus concentrés, déterminés, passionnés, capables d'aimer fidèlement que les esprits incarnés que nous sommes, nous les humains. La chasteté, dans cette perspective ignatienne, n'est pas un affaiblissement, mais un renforcement de notre potentiel humain.

- L'élément le plus évident est la prise de conscience publique, qui ne fait que croître, du problème des abus sexuels. Cela a conduit à un profond examen de conscience de la part de nombreuses institutions, y compris les communautés religieuses, et à des mesures prises pour guérir les victimes et éliminer les prédateurs ainsi que les comportements propices à la prédation. Cette prise de conscience met en évidence le lien entre les activités sexuelles désordonnées et la violence qu'elles exercent sur l'intégrité et le développement psychique harmonieux des êtres humains.

- À cela s'ajoute la tendance actuelle, tant positive que négative, à parler ouvertement des questions sexuelles. Auparavant, l'attitude à l'égard des abus sexuels consistait à ne pas en parler, à les balayer sous le tapis. En fait, il y avait une réticence à parler de toute question sexuelle. Aujourd'hui, nous n'avons pas d'autre choix que de traiter des abus sexuels, et rien des penchants et des pratiques sexuelles de notre époque ne reste caché : tout fait l'objet de conversations détaillées et d'illustrations graphiques sur l'internet. Il existe des ateliers incessants sur l'intégration sexuelle, une pléthore de gourous du sexe dispensant des conseils à la télévision. Des sujets qui restaient autrefois du domaine de l'intime et du privé, et qui devraient le rester, comme l'orientation sexuelle de chacun, sont souvent amenés à être discutés ouvertement dans divers groupes.

- Notre culture se fixe sur l'épanouissement sexuel en tant qu'objet de compétence clinique et de gratification immédiate. La permissivité est à l'ordre du jour. Nous sommes bombardés de toutes sortes de stimuli sexuels,

subtils ou flagrants. Rien n'est laissé à l'imagination.

- Pourtant, nous vivons une contradiction : d'une part, notre culture est sexuellement très permissive, comme nous l'avons dit, mais d'autre part, en raison de l'incidence des abus sexuels, un modèle omniprésent de blâme et de litige s'est développé autour du sexe. Cela a engendré un climat de peur autour de la sexualité, et nous sommes revenus à une certaine pudeur, surtout dans les relations pastorales et professionnelles, freinant souvent l'expression spontanée de l'affection de peur d'être mal compris et d'être accusés.

- Notre culture privilégie l'autonomie individuelle. Ainsi, la fidélité à long terme et les relations personnelles que l'activité sexuelle est censée cimenter et célébrer n'ont plus leur place de choix. Cela conduit à une promiscuité abondante et à l'accroissement des mariages en échec.

En tant que disciples de Jésus, les jésuites doivent nager à contre-courant, et dans ce domaine de la sexualité, le courant est puissant et traître. Mais notre rôle contre-culturel est finalement simple : témoigner de la fidélité que l'activité sexuelle, dans le plan de Dieu, doit favoriser, et donner l'exemple de relations pastorales et humaines saines à une époque où tant de personnes ont été violées dans leur être le plus profond.

Nous développerons notre thème sous les titres suivants : le vœu et la vertu de chasteté; l'activité sexuelle; les pensées, les images et les sentiments sexuels; l'orientation et le style de vie; les relations et la communauté; et l'intégration de soi.

Le vœu et la vertu de chasteté

L'engagement au célibat et au mariage commencent tous deux par un vœu qui établit une structure destinée à favoriser la progression tout au long de la vie vers la vertu de chasteté, c'est-à-dire un amour intégré de Dieu et du prochain adapté au mariage ou au célibat.[5] L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont essentiellement liés, comme nous le voyons lorsque Jésus répond à la question du scribe (Mc 12,28 et suivants). Quels que soient nos progrès, nous ne pourrons jamais maîtriser cette vertu comme possession: c'est un don reçu de la grâce de Dieu, elle reste imparfaite et fragile dans notre état terrestre actuel.

Qu'exige de nous cet amour intégré de Dieu et du prochain ? Dieu aime chaque être humain de manière indivisible et unique, et tous les êtres humains de manière universelle et inclusive. Bien sûr, nous ne pouvons pas connaître et aimer chaque être humain ici-bas -- c'est un accomplissement réservé à la vie éternelle -- mais nous devons au moins aimer ceux qui croisent notre chemin et être bienveillants envers tous les autres.

Contrairement à ceux qui choisissent le célibat, les personnes mariées font vœu d'une relation exclusive, durable et intime avec une personne spécifique, dans laquelle l'activité sexuelle joue normalement un rôle. Au fur et à mesure qu'elles progressent dans leur état de vie, elles sont invitées à s'ouvrir à leurs enfants, à leurs parents, à leurs amis, à leurs voisins et à

[5]Dans la mesure où les célibataires arrivent à un moment de leur vie où ils sont prêts à s'engager à vivre le célibat, ce qui est dit ici sur le célibat par vœu peut se rapporter à leur situation.

la communauté au sens large, apprenant ainsi à refléter avec leur conjoint non seulement l'aspect indivis et unique de l'amour de Dieu, mais aussi son aspect universel et inclusif comme exemple pour tous ceux qui entrent dans leur vie.

Le vœu de chasteté oblige ceux qui le prononcent à observer le conseil évangélique de chasteté (Canon 654), ce qui signifie la continence parfaite observée dans le célibat (Canon 599). Il y a deux éléments : la continence parfaite, c'est-à-dire l'abstinence de toute activité sexuelle, qui s'applique à toute personne non mariée, et le célibat perpétuel, qui est un engagement à ne jamais se marier, et qui ne laisse jamais de place à l'amour exclusif ou sexuel d'une seule personne.

En tant qu'états de vie, le célibat et le mariage favorisent tous deux la kénose, bien qu'ils le fassent différemment. Le mariage est une école de charité, comme l'a dit Augustin, une école dans laquelle on apprend à servir, à être présent, à s'oublier soi-même, selon le modèle kénotique de la vie du Christ sur terre. La relation conjugale, dans ses moments d'extase amoureuse unitive, favorise l'oubli total de soi, fondement d'une communauté authentique avec leur conjoint, leurs enfants et les autres personnes qu'ils accueillent dans leur vie.

Les célibataires profès s'engagent sur le chemin de la kénose sans ce fondement humain naturel. Oui, ils sont invités à développer des relations profondes et intimes avec leurs semblables, mais sans s'attacher à aucune des personnes qu'ils aiment, ni chercher auprès d'elles l'engagement exclusif de partenaires mariés. Le célibat peut être perçu comme un manque, mais il est aussi une libération. Pour que le mariage fonctionne, il faut beaucoup d'énergie psychique, et cette énergie est disponible chez les célibataires pour refléter encore

plus clairement l'aspect universel et inclusif de l'amour de Dieu lorsqu'ils s'adressent à de nombreuses personnes sur le plan pastoral et personnel.

Le vœu de chasteté établit une structure et une discipline qui permettent à la personne qui le prononce de cheminer progressivement vers la plénitude de la vertu de chasteté. Le vœu exige que les choix appropriés se fassent sans cesser, même si ces choix sont une lutte contre les obstacles et les hésitations d'un psychisme qui n'est pas encore au diapason de la direction choisie par l'esprit. La répétition engendre l'habitude, et l'habitude engendre progressivement la promptitude, la régularité et la joie. À un moment donné, on commence à agir avec la spontanéité de l'amour,[6] plutôt qu'avec une détermination d'acier, de résistance ardue à toutes les tentations. L'engagement s'est répandu de notre coeur (l'intime de notre être) à notre psyché, désormais mieux intégrée et façonnée par l'amour de Dieu et par notre compagnonnage avec Jésus, et capable de s'ouvrir aux autres dans une totale générosité.

Ceux d'entre nous qui ont fait vœu de célibat -- il en va de même dans leur contexte pour les personnes mariées -- pouvons-nous atteindre une chasteté pleinement intégrée? Pas sans une grâce spéciale, même si nous sommes fidèles à notre promesse de nous contenir (le mot "continence" a la même racine) selon notre vœu de chasteté. Une bonne mesure d'intégration sexuelle pacifique prend généralement des années à atteindre et reste fragile. Nous sommes marqués par les limites inhérentes à l'être humain, et insérer nos objectifs et nos intentions dans la texture de notre vie est un processus

[6]Rappelez-vous les exemples présentés dans la note au bas de la page 2.

difficile et long, souvent marqué par des échecs et des impasses. Mais la grâce de Dieu est à l'œuvre, et cette grâce est puissante, surtout lorsque nous faisons l'expérience de notre insuffisance et de notre faiblesse. Nous ne pouvons pas encore nous réjouir de l'intégration totale de notre moi sexuel, mais lorsque nous regardons le terrain que nous avons parcouru pendant notre vie, nous voyons comment Dieu nous conduit toujours sur le chemin tracé par notre vœu. Dans cette lutte, nous avons tous besoin de patience et d'une perspective saine. Nous ne jouissons peut-être pas encore de la facilité que donne la vertu de chasteté, mais nous avons une orientation fixe, une détermination d'avancer vers elle. Cela peut nous suffire pour éviter de pécher contre notre vœu, mais même si nous péchons, notre orientation vers la plénitude de la chasteté demeure. Nous sommes désolés mais nous continuons notre chemin. Cela, Dieu le sait et en tient compte en nous jugeant.

La suite de cette réflexion commencera par les obligations claires et évidentes du vœu de chasteté et nous amènera progressivement aux manières dont la vertu de chasteté doit façonner totalement notre être.

Activité sexuelle

Toute activité humaine comporte une dimension sexuelle, car nous sommes des êtres sexuels de part en part, même si parfois nous voulons nier ce fait et reléguer la sexualité dans un coin de notre être que nous pouvons commodément réprimer et ignorer. Dans cette section, nous nous concentrerons sur les activités dans lesquelles la dimension sexuelle est explicite. Plus fondamentalement, la continence exigée des célibataires consacrés signifie ne pas provoquer le plaisir génital ou y consentir volontairement, qu'il soit total ou partiel. Le péché

sexuel ne réside pas dans la dimension physiologique de l'excitation ou de l'épanchement sexuel, qui peut avoir lieu sans que nous l'ayons provoqué ou y avons consenti. Ce qui compte, c'est la position de notre moi spirituel face à ce plaisir. Nous ne pouvons pas éviter d'éprouver parfois des sentiments sexuels spontanés et leurs répercussions corporelles. Mais, pour reprendre la terminologie classique, y consentons-nous ? Telle est la question, que nous aborderons plus en détail dans la section suivante.

L'adage traditionnel de la théologie morale est que de soi le péché sexuel n'est pas de soi de matière légère. Tout délit sexuel dans les conditions appropriées peut devenir le véhicule d'un grave détournement de Dieu. Cependant, il y a des degrés de gravité et, plus important encore, nous avons affaire à une partie du psychisme humain qui est complexe, en développement, chargée d'impulsions sur lesquelles nous n'avons que peu ou pas de contrôle, ce qui signifie qu'il y a beaucoup de place pour un jugement moral nuancé. C'est un domaine délicat dans lequel une conversation franche avec un confesseur et/ou un directeur spirituel nous aidera à éviter les extrêmes opposés du rigorisme et du laxisme.

L'échelle médiévale des péchés sexuels était fondée sur une approche biologique rudimentaire. Le péché sexuel est considéré comme une violation du but évident de la faculté sexuelle, qui est ordonnée à l'activité reproductive avec une personne du sexe opposé. Dans ce contexte, le péché le moins grave était celui de la simple fornication avec une personne du sexe opposé, qui est un acte biologiquement approprié mais désordonné en raison de son contexte ; l'activité sexuelle avec une personne du même sexe serait biologiquement inappropriée et donc plus grave; la bestialité plus grave encore;

et la masturbation un crime encore plus odieux car il est le signe par excellence de la *natura in se curvata* (nature courbée sur elle-même).

Notre connaissance contemporaine de la fonction sexuelle et de ses implications, bien qu'enracinée dans le fait biologique, va bien au-delà, et modifie cette échelle de gravité. La sexualité est relationnelle aussi, le véhicule d'une communion profonde dans laquelle les personnes s'édifient mutuellement. Les péchés sexuels sont graves dans la mesure où ils déchirent le tissu des relations humaines, violent les personnes et affaiblissent notre relation avec Dieu :

- Le péché sexuel le plus grave se fait avec un mineur. Une telle activité est prédatrice : ouvertement ou secrètement, elle implique la coercition et/ou la séduction, elle viole toujours la personne de manière intime, à un moment de grande vulnérabilité et plasticité, et laisse généralement des cicatrices psychiques à vie. L'expérience de la dernière décennie a fortement attiré notre attention sur la gravité des abus sexuels, les institutions en ont pris conscience et agissent de manière proactive en la matière, et la société civile impose des sanctions sévères à ceux qui sont jugés coupables d'une telle activité.

- Vient ensuite, en termes de gravité, l'activité sexuelle avec une autre personne dans laquelle il y a un déséquilibre de la relation de pouvoir, par exemple, un professeur avec un étudiant, un conseiller avec un client. Pour ceux qui sont dans la vie religieuse, même les non-ordonnés, on présume que la relation sexuelle est marquée par ce déséquilibre, en raison du rôle pastoral joué par les religieux, même avec des personnes de leur âge et de leur milieu, et en raison de

la confiance que les gens ont dans ceux qui ont professé la chasteté pour toute leur vie. Dans le monde séculier, cette forme de désordre sexuel est proscrite par les normes de conduite professionnelle, normes généralement étayées par le droit civil et pénal.

- Viennent ensuite les simples relations sexuelles entre personnes également consentantes mais non mariées. Elles sont fautives et risquent de causer des dommages durables à l'une ou aux deux personnes impliquées dans la relation, et peuvent constituer une violation du vœu de mariage de l'une ou des deux personnes impliquées.

$ Enfin, il y a le sexe solitaire, qui peut avoir lieu pour diverses raisons, souvent liées aux luttes et aux pressions du développement psychique, mais qui, de sa nature, est une violation de soi : on traite son corps comme un instrument de plaisir solipsiste plutôt que comme le sujet d'une relation où l'on se dépasse vers les autres. Le respect et l'amour des autres en tant que temples de l'Esprit Saint commencent par le respect et l'amour de soi-même.

Pensée et sentiments sexuels

Il apparaît déjà clairement que l'évaluation d'une sexualité désordonnée va bien au-delà de ce qui se passe dans notre région génitale. Au fond, l'ordre et le désordre sexuels commencent par les pensées, les intentions, l'imagination et les sentiments, et se logent dans les voies labyrinthiques de la psyché humaine. Souvent, la cause sous-jacente est que nous cherchons à soulager la douleur des parties de notre psyché qui sont vides et dysfonctionnelles.

En tant qu'êtres humains, nos esprits sont incarnés: nous sommes dotés d'une psyché qui sert de médiateur entre notre environnement corporel et notre moi spirituel. Nous sommes éveillés à notre moi en étant sans cesse bombardés de stimuli externes qui nous poussent à prendre conscience de nous-mêmes et nous invitent à nous définir. Bon nombre de ces stimuli sont de nature sexuelle. Nous sommes attirés par des pensées, des images et des sentiments agréables, qui ont souvent des répercussions génitales. Simplement faire l'expérience de ce qui se produit spontanément, sans se focaliser sur la culpabilité, le plaisir ou l'anxiété qu'elle provoque, mais en adoptant l'attitude kénotique de la laisser être et de le laisser cesser, en reconnaissant que Dieu dans sa providence prend soin de nous dans les mouvements spontanés de notre corps, de notre psyché et de notre moi spirituel, voilà un signe d'intégration spirituelle.

Le problème n'est pas l'expérience psychique mais ce que nous en faisons. L'expérience est en soi simple et directe, mais ce qui en ressort est complexe, subtil et demande une vigilance constante. Dans l'enseignement classique sur les péchés sexuels, la question est de savoir si je donne mon consentement aux mouvements spontanés de ma psyché ou non. Le consentement, dans ce sens du terme, implique la connivence : Je me rends compte que je fais l'expérience, et je cherche à la maintenir, à la prolonger, à l'intensifier. Je suis conduit de ce qui se produit spontanément en moi à la recherche délibérée et désordonnée du plaisir sexuel. Le consentement succède à la simple consonance de la volonté avec le plaisir inévitable d'un événement corporel. Les schémas qui poussent vers le consentement diffèrent d'une personne à l'autre, et chacun doit découvrir ses propres déclencheurs et

pièges. Souvent, nos vulnérabilités reposent sur des événements passés sur lesquels nous n'avions aucun contrôle, et nous pouvons nous retrouver facilement pris dans des schémas déformés déjà tracés dans notre psyché. La sexualité intégrée exige un discernement souvent subtil et délicat, et la capacité de réfléchir à ce qui se passe en nous pour découvrir au mieux ce qu'il faut rejeter une fois que cela se présente. Pour utiliser un autre terme classique dans le domaine de ce que l'on appelle communément les "mauvaises pensées", nous devons distinguer le simple plaisir, qui survient spontanément, de la *delectatio morosa,*[7] une délectation à laquelle on s'attarde, qui nous met sur la voie du désordre.

Il s'agit d'un domaine dans lequel se faire illusion est monnaie courante qui nécessite une conversation honnête avec son directeur spirituel ou son confesseur. Il faut également faire preuve d'une forme très subtile de vigilance. Nous devons éviter deux extrêmes. L'un est de ne pas faire attention et d'être complaisant dans l'acceptation des égarements de notre propre psyché, qui contrecarrent notre maturation humaine et spirituelle, et l'autre est de céder à une préoccupation malsaine de ce qui se passe à l'intérieur de nous-mêmes, en cherchant la clarté sur notre propre consentement ou son absence au-delà de notre connaissance de soi à ce moment-là de notre maturation humaine. Lorsque nous avons des doutes sur la gravité pécheresse de nos pensées ou de nos expériences, nous n'avons pas besoin de les confesser. Mais, périodiquement, il peut être utile de mentionner ces doutes, permettant ainsi à la clarté de Dieu de compenser notre propre incertitude, et à la providence de Dieu de nous amener, en son temps et à sa

[7]Morose, non pas dans le sens de déprimé, mais dans le sens du verbe latin "moror" qui signifie s'attarder, comme en témoigne le nom "moratorium".

manière, à une compréhension plus profonde de nous-mêmes.

Il existe une différence essentielle entre l'excitation sexuelle qui peut se produire spontanément dans le cadre d'une vie normale et de ses activités légitimes, et celle qui est recherchée par un individu qui choisit de regarder certains types d'images destinées à accroître la tension sexuelle. Cette exacerbation n'est pas un phénomène passager, mais les images qui la provoquent sont généralement persistantes et reviennent. Ce qui était autrefois un stimulus survenant dans le cours naturel des choses devient une déformation, une distorsion de la psyché. Ce qui commence comme un choix de rechercher des images qui favorisent la stimulation, se termine souvent par une dépendance profondément enracinée, comme cela nous est apparu de plus en plus clairement au cours des dernières décennies. Je fais référence à la pornographie, que l'on trouve facilement dans divers médias et sur l'internet. Rechercher des contenus érotiques regardés par curiosité ou par désir de gratification est tout autant troublante que si la personne représentée était physiquement présente à nos yeux. En effet, même si l'on ne sort pas de l'intimité de sa propre chambre et qu'il n'y a pas de contact physique avec une autre personne, les personnes qui sont regardées de cette manière particulière sont traitées comme des objets de gratification bon marché. L'appétit de beaucoup pour ce type de stimulation a donné naissance à une industrie fondée sur la violation, à des fins lucratives, des personnes humaines dans leur sphère la plus intime et la plus vulnérable. On commence par la pornographie, puis on s'implique dans des conversations de bavardoir (chat room), et enfin on peut mettre en pratique ses fantasmes, souvent morbides et destructeurs. Cet intérêt passionné pour les images, les pensées et les fantasmes sexuels finit par avoir un impact réel sur notre vie et celle des autres,

contribuant parfois à la violation la plus révoltante d'autres personnes humaines, même des enfants.

Orientation et mode de vie

Avant le vingtième siècle, l'homosexualité était rarement évoquée, une pathologie cachée dans un placard bien gardé. Ce n'est plus le cas aujourd'hui. Les homosexuels parmi nous revendiquent souvent ouvertement et fièrement leur identité. Chacun de nous peut se classer quelque part sur la gamme hétéro-homosexuelle. En même temps, l'enseignement séculaire qui considère l'activité homosexuelle comme un désordre persiste. Il a récemment fait surface dans une instruction du Vatican sur le traitement des candidats homosexuels à la vie religieuse et à la prêtrise. Cette instruction, ainsi qu'un certain nombre de commentaires parus dans différents milieux, établit des distinctions délicates[8]. L'Église proscrit l'activité homosexuelle, tout comme elle proscrit l'activité hétérosexuelle en dehors du mariage. Mais la question n'est pas seulement celle de l'activité; elle concerne aussi l'orientation donnée et le style de vie choisi.

Être hétérosexuel ou homosexuel est simplement un fait de la vie avec lequel il faut composer. Les médiévaux avaient raison lorsqu'ils disaient que la nature fonctionne "*ut in pluribus*", c'est-à-dire en grande partie. La vue, par exemple, est un don naturel, mais quelques-uns naissent aveugles. Dans le cas qui nous intéresse, l'hétérosexualité est l'option biologique par défaut nécessaire à la perpétuation de l'espèce, mais certaines personnes se retrouveront avec une orientation homosexuelle.

---

[8] "Une instruction concernant les critères de discernement vocationnel à l'égard des personnes ayant des tendances homosexuelles" a été publiée par le Vatican en novembre 2005.

Il ne s'agit toutefois pas d'une déviance mais d'une variance. La question de l'ordre ou du désordre moral vient de la manière dont on traite ce fait comme on traite d'autres faits sur lesquels nous n'avons aucun contrôle, qu'ils proviennent de nos dispositions innées ou d'expériences qui nous sont arrivées sans notre choix et qui nous ont profondément façonnés. En effet, au-delà d'une perspective strictement biologique, une communauté dans laquelle il y a des personnes de différentes orientations sexuelles, qui les gèrent de manière créative en canalisant leur énergie sexuelle de manière positive et vivifiante, et qui se respectent mutuellement, est une communauté bénie, marquée par la complémentarité qui convient au corps du Christ et qui fait voir le potentiel vivifiant de la chasteté. En revanche, le danger est qu'il y ait des communautés marquées par des sous-groupes diviseurs fondés sur des jugements désobligeants concernant l'orientation sexuelle réelle ou perçue des autres.

Nous avons abordé la chasteté en termes d'actions, de pensées et de sentiments. Nous devons également la considérer en termes de styles de vie dans lesquels les gens, en particulier les religieux, choisissent de vivre leur orientation. En effet, l'instruction du Vatican voit d'un mauvais œil, comme il se doit, la promotion d'un style de vie ou d'une culture sexualisée qui affirme sa propre orientation et qui finit par être exclusif, diviseur et source de tentation. Ces styles de vie peuvent être flagrants et séduisants, et on peut discerner des signes d'une version plus aseptisée de ces styles au sein de la compagnie. Et ce n'est pas seulement un phénomène homosexuel, bien que les gays, moins nombreux dans l'ensemble, soient parfois perçus comme plus affirmés dans la promotion et la publicité de leur style de vie particulier. En effet, il peut exister des styles de vie hétéro ou "macho" malsains dans lesquels certains

affirment plus ou moins ouvertement leur non-homosexualité. Dans les deux cas, les religieux d'aujourd'hui peuvent être tentés de se conformer aux schémas sociaux permissifs de notre monde, de fréquenter des lieux tels que les bars où les gens recherchent normalement l'opportunité de contacts sexuels avec des personnes de leur orientation.

Les religieux se définissent-ils essentiellement en termes d'orientation sexuelle, et choisissent-ils un style de vie qui annonce cette orientation ? L'orientation sexuelle est-elle la caractéristique prédominante de leur définition et de leur présentation de soi ou est-ce simplement une caractéristique parmi d'autres qui les définissent en tant que personnes ? Non, celui qui se stéréotype comme hétéro- ou homosexuel passe à côté de l'essentiel. Il est un être humain dans lequel une multitude de caractéristiques convergent et forment une unicité qui ne se répétera jamais dans la création de Dieu. Personne d'autre n'est appelé à être l'image et la ressemblance de Dieu exactement de la même manière, et personne d'autre ne sera chérie et appréciée exactement de la même manière. L'orientation sexuelle fait partie de ce mélange. S'y attacher pour définir la personne est généralement un signe d'insécurité et de défensive psychiques.

Bien sûr, la chasteté à son meilleur nous invite à nous faire des amis en dehors de la communauté, amis des deux sexes, des deux orientations, et à les rencontrer socialement et pastoralement dans divers contextes. Mais où que nous allions, nous y allons d'abord en tant que jésuites, et notre engagement fondamental à Dieu dans le célibat doit guider ce que nous faisons et ce que nous disons. C'est ce qui doit émaner de notre présence plutôt que notre orientation sexuelle. En bref, nous sommes appelés à vivre un style de vie jésuite, et notre

comportement doit être respectueux des limites appropriées tout en étant marqué par l'affection et l'empathie pour les autres. Nos communautés et nos apostolats doivent être un lieu où règne la culture jésuite, par opposition à la culture gay ou hétéro. Dans nos relations personnelles et pastorales, nous devons nous habiller, agir et adopter un comportement corporel tel que ce qui vient en premier à l'esprit de quelqu'un qui nous rencontre n'est pas notre hétérosexualité ou notre homosexualité, mais notre être jésuite et religieux, qui, loin des stéréotypes, est ouvert au caractère unique de chacun.

Ce comportement touche plus que notre personne: nous avons le devoir envers le peuple de Dieu de ne pas provoquer de scandale par notre apparence et nos actions, toutes deux scrutées par ceux qui cherchent à s'inspirer de nous, mais aussi par ceux qui voudraient nous dénigrer. Les règles de modestie qui ont été inculquées aux anciennes générations de jésuites sont peut-être dépassées dans certains détails, et trop dépendantes de la culture des siècles passés, mais elles préconisent une norme pérenne pour les jésuites. Selon cette norme, les jésuites, dans leur comportement, ne devraient pas attirer l'attention sur eux en raison d'une forme choisie de présentation de soi, mais plutôt être sereins, agréables, cordiaux, accueillants pour les personnes de toutes orientations et de tous horizons, les conduisant au Christ et donc à leur meilleur d'eux-mêmes. C'est ce style de vie et de relation, à la fois discret et attrayant, que nos communautés devraient encourager. Cela permet de canaliser notre énergie sexuelle, donnée par Dieu, d'une manière qui nous permet d'être totalement présents aux individus que le Seigneur met sur notre chemin, tout en soulignant la dimension universelle et inclusive de l'amour de Dieu.

Relations et communauté

Le sujet des styles de vie mène facilement à celui des relations. Comme indiqué précédemment, le mariage implique une relation exclusive. Il existe certaines formes de comportement intime entre les couples, un niveau de tendresse et d'engagement, que chaque conjoint peut attendre de l'autre. Si l'autre conjoint viole cette attente, la relation conjugale est blessée, par exemple dans la froideur du mutisme mutuel ou dans l'adultère. Chaque conjoint peut avoir des amis qui lui sont propres, mais ces amitiés doivent être ouvertes et partagées plutôt que secrètes et exclusives.

Il en va de même pour les personnes qui ont fait vœu de chasteté, sauf qu'il n'y a aucune personne humaine avec laquelle elles ont une relation exclusive privilégiée impliquant la possibilité d'une activité sexuelle. Leur vœu, comme nous l'avons déjà dit, implique sans entrave les relations inclusives. Ils peuvent avoir des amitiés profondes et uniques, ils aimeront certaines personnes beaucoup plus que d'autres, mais la caractéristique de leurs amitiés est qu'ils libèrent en eux et en leurs amis la capacité d'entrer en relation avec d'autres, élargissant ainsi le cercle de l'amitié et de la solidarité humaines. Cette dynamique, qu'elle concerne des jésuites ou des non-jésuites, devrait accroître l'efficacité de leur action apostolique et enrichir leur vie communautaire.

Dans la formation antérieure des jésuites, on employait le terme "amitié particulière" pour les relations qui pouvaient devenir exclusives. À l'époque, l''anxiété, voire la paranoïa, à ce sujet, avait donné lieu à des règlements stricts, tels que l'interdiction d'accès aux chambres dans lesquelles vivaient les jeunes religieux à d'autres jeunes religieux et des menaces de

reporter les vœux ou l'ordination si ces règles étaient violées. Ces questions sont maintenant traitées de manière plus souple, en tenant compte des besoins uniques et du stade de développement de chaque individu. Aujourd'hui, plutôt que d'amitié particulière on parle d'un engouement, d'un coup de foudre pour une autre personne, peut-être un compagnon jésuite, qui, pour des personnes libres de se marier, pourrait évoluer vers un engagement permanent. Les personnes sont totalement absorbées l'une par l'autre, et n'ont d'yeux que pour l'autre, et les autres membres de la communauté se rendent facilement compte de cette dynamique particulière.

En soi, l'engouement est moralement neutre. Il s'agit simplement d'une expérience qui se produit dans le cadre du large éventail de stimuli psychiques mentionnés ci-dessus. Quelque chose dans la personne "aimée" déclenche cette réaction et donne un puissant point d'attache au désir humain profond d'affection et de relation qui ne peut être totalement satisfait qu'en Dieu. Cette réaction peut être providentielle, car elle permet à la personne engouée de réaliser que les relations humaines sont essentielles à son développement mais qu'on ne peut pas tout en attendre. L'invitation est de revenir à la raison et d'ancrer cette relation dans le réel, en la fondant sur ce que l'autre personne est en vérité. Dans ce cas, soit l'engouement se transforme en une véritable amitié et un compagnonnage fructueux pour la communauté et l'apostolat, soit la relation prend fin. L'abstinence, le maintien de la distance et une réflexion honnête avec un tiers sympathisant peuvent jouer un rôle utile pour "faire éclater cette bulle".

Le célibataire profès est appelé à imiter d'une manière particulière la dynamique d'amour qui caractérise les personnes de la Trinité. Richard de Saint-Victor, un théologien

du XIIe siècle qui, prieur de son abbaye, connaissait les pièges des relations entre religieux, a parlé de la Trinité en des termes qui sont pertinents pour notre sujet. En bref : pourquoi est-il crédible qu'il y ait plus d'une personne de la Trinité ? Dieu est amour, et il n'y a pas d'amour sans mutualité et réciprocité, la relation de l'un à l'autre, le dépouillement de soi vers un autre de valeur égale. Cela signifie au moins une dualité de personnes en Dieu. Pourquoi est-il crédible qu'il y ait trois personnes ? L'amour dans sa perfection consiste dans le partage par lequel je veux que la personne que j'aime soit également aimée d'un autre. La deuxième personne est le *con-dignus*, la personne égale à la première qui est digne de l'abandon total de la première dans l'amour. La troisième personne est le *con-dilectus*, celle qui est aimée également par la première et la seconde de manière à créer une véritable communauté :

> Quand deux êtres s'aiment mutuellement et se donnent leur affection dans une aspiration ardente, quand l'affection va de celui-ci à celui-là et vice-versa, il y a dilection d'un côté et de l'autre, mais il n'y a pas encore con-dilection. La véritable con-dilection apparaît lorsque deux amis en aiment un troisième harmonieusement et en communauté, et lorsque les amours des deux premiers ne font plus qu'un dans le feu de ce troisième amour. (Sur la Trinité, 3, 19).

L'expérience qui base la pensée de Richard ici est claire. Deux personnes peuvent être amoureuses d'une manière telle que l'autosuffisance et le narcissisme qui caractérisent l'amour de soi ne sont pas expurgés mais dédoublés. La gratuité et l'abandon font défaut. La relation mutuelle devient exclusive et les autres sont considérés comme des menaces, des objets potentiels de jalousie. Si l'amour mutuel est authentique, il ne peut qu'être ouvert au "tiers", permettant à cet amour mutuel d'être attiré au-delà de lui-même. L'amour est essentiellement

hospitalier, ouvert à la communauté. (Bien sûr, ce qui est dit à propos des couples exclusifs peut également s'appliquer aux coteries qui peuvent se satelliser autour d'un seul individu).

Voilà la pierre de touche des relations personnelles des voués au célibat. Elles doivent être inclusives, fructueuses et porteuses de communauté, plutôt qu'exclusives et repliées sur elles-mêmes. Le langage utilisé dans la compagnie de Jésus pour les relations de ce type est le langage du compagnonnage. Deux religieux peuvent avoir une relation chaleureuse et affectueuse, ils peuvent partager des moments uniques d'intimité, mais leur relation doit leur permettre d'être compagnons l'un de l'autre au sein d'une communauté, et elle doit être reconnue par les autres compagnons comme n'étant pas un objet d'envie, de jalousie ou de préoccupation, mais comme quelque chose à chérir et à apprécier par tous. Il en va de même pour les relations des religieux avec des personnes extérieures à leur communauté.

Devenir intégré en soi-même

C'est dans la mesure où nous sommes intégrés et sûrs de notre identité que nous pouvons engendrer des relations personnelles inclusives, et avec nos amis, donner du souffle à une véritable communauté. Cela signifie que nous sommes prêts à vivre en kénose, à nous détacher de nous-mêmes pour aller vers les autres. Bien entendu, cette dynamique de grâce fonctionne également dans l'autre sens: un contexte communautaire solide facilite des relations saines entre les individus, et des relations saines entre les individus favorisent la croissance de la maturité et de l'intégration personnelles.

La kénose n'est possible que dans la mesure où le moi est

intégré et sûr. Sinon, il y aura un crochet caché dans nos relations, et une note d'anxiété et de souci de soi les diminuera. Les autres ne seront pas chéris dans leur altérité mais considérés comme une fonction de notre propre épanouissement. La relation ne consistera pas à donner du pouvoir à l'autre mais de s'accrocher à lui, voire de tenter de le posséder ou de l'étouffer. C'est le combat de toute une vie que de rechercher les relations kénotiques et inclusives que notre vœu de chasteté nous pousse à développer. Pour commencer, cela signifie être à l'aise dans notre propre peau, notre propre psyché, notre histoire personnelle avec ses lumières et ses ombres. En étant à l'aise avec qui nous sommes, nous pouvons effectivement progresser vers la pleine intégration de tout ce que nous sommes.

Être à l'aise avec soi-même, c'est être à l'aise avec sa solitude. Il y a dans chaque être humain - et cette réalité peut être aiguë pour le célibataire profès - une solitude essentielle. Nous avons besoin d'être totalement connus et aimés, mais aucun autre être humain ne peut percer notre mystère et nous accepter totalement tels que nous sommes. C'est pourquoi cette solitude est souvent vécue comme un sentiment d'isolement. Être préoccupé de notre solitude peut conduire à des relations avec les autres dans lesquelles nous nous apitoyons sur nous-mêmes et cherchons futilement en eux notre propre épanouissement. Être à l'aise avec notre solitude signifie nous accepter tels que nous venons de la main de Dieu et reconnaître que ce n'est qu'en Dieu que nous pouvons être totalement comblés. Paisibles plutôt qu'anxieux, nous serons prêts à savourer les bons moments avec ceux que le Seigneur nous envoie, sans nous y accrocher de manière possessive, mais en nous réjouissant d'eux comme des signes avant-coureurs d'un épanouissement encore plus grand dans cette vie

et dans la suivante.

Au fond, être avec Dieu dans notre solitude, c'est prier : la prière en tant qu'exercice discipliné, certes, mais aussi et surtout en tant qu'état de vie. La prière comme exercice favorise le célibat et le célibat favorise la prière comme état de vie. La lutte pour étendre les domaines de notre vie façonnés par la vertu de célibat est ardue, et sans la prière, la prière à Dieu qui est Père, à Jésus compagnon, à l'Esprit guide intérieur, à Marie notre mère, la prière pour la sagesse et la prière pour la force, cette lutte échouera. Mais une fois que la vertu de chasteté commence à s'emparer de nos vies, nous trouvons notre solitude mystérieusement abondante de la présence de Dieu, et nous nous tournons vers le monde avec les yeux et le cœur de Dieu, permettant à la vie de la Trinité de couler à travers nous au service des autres. La perfection de la chasteté est que cette attitude s'enracine en nous comme un état de vie.

L'aisance avec son propre moi dans toutes ses dimensions uniques signifie également l'aisance avec l'énergie sexuelle que le Seigneur a accordée à chacun d'entre nous, et la capacité de la canaliser de manière constructive, de l'amener à un focus clair et vivifiant. Le processus par lequel nous nous façonnons pour être des reflets uniques de Dieu est long, complexe, susceptible de mettre notre patience à l'épreuve, mais pas celle du Dieu qui est l'artisan ultime travaillant en nous et à travers nous. Cette intégration doit composer avec les complexités de notre propre histoire, les aléas et les détours de notre propre développement psycho-sexuel. Évoquons l'image d'un morceau de bois que l'on veut façonner pour en faire une belle sculpture. Chaque morceau de bois est unique. Il peut être noueux, présenter des signes de blessures diverses ou des périodes de retard de développement, mais tel qu'il est, il

contient en lui un potentiel de beauté que seul Dieu connaît à fond et est capable de faire ressortir. Bien que nous ayons parfois été soumis à des influences négatives -- voire à des abus ou à des violations -- que nous n'avons pas choisies mais qui nous ont profondément marqués, qui ont déformé nos attitudes et nos comportements, Dieu parvient à redresser les lignes tortueuses de nos vies, et il continuera à le faire. C'est une raison d'espérer et de se réjouir.

Parfois, notre lutte contre les déficiences et les blessures qui ont marqué notre vie implique la confession et la direction spirituelle, mais lorsqu'elles sont plus graves et nous poussent peut-être à des troubles ou à des malaises plus importants, nous pouvons avoir besoin de trouver une intervention thérapeutique appropriée pour nous aider sur notre chemin vers la plénitude de la chasteté. Le recours à ces moyens n'est pas une chose dont il faut avoir honte, mais une chose que le Seigneur veut pour nous. Il nous a accordé le don de la sexualité, il veut que nous en fassions pleinement un usage approprié dans nos vies, nos ministères, nos relations personnelles, et il veut que nous prenions la responsabilité de notre propre développement en dialogue avec nos supérieurs et nos guides spirituels.

L'énergie sexuelle est un matériau clé pour ce façonnement de nous-mêmes. Cette puissante énergie est à l'origine de notre attirance pour les autres et de l'attirance des autres pour nous. Elle est à l'œuvre même en l'absence d'un comportement sexuel explicite. Elle accompagne toutes nos relations et peut les sous-tendre. Il faut cependant la reconnaître, s'en faire l'ami et l'intégrer. Soyons à l'aise avec elle plutôt que de la craindre et de la réprimer. Nous pouvons parfois atteindre ce qui semble être la paix dans ce domaine de la sexualité, mais ce

n'est pas la paix mais une trêve figée et répressive dans laquelle nous finissons par être nettement moins que ce que le Seigneur veut de nous. Poursuivons notre voyage vers la plénitude de notre être total.

L'énergie simple et facile de la consonance avec les autres croise une autre énergie, plus complexe, dont le rôle est de nous permettre d'affronter les obstacles et de nous frayer un chemin dans la vie. Cette énergie trouve son expression la plus explosive dans la colère, et l'énergie sexuelle mal placée ou désordonnée est souvent associée à des sentiments de violence, de colère, de domination, comme dans les diverses formes d'abus sexuels. La pleine intégration sexuelle exige également l'intégration de cette colère fondamentale, qui s'exprime parfois de manière directe et explosive, et parfois de manière refoulée et indirecte.

Le chaudron d'énergies entrelacées au sein de notre psyché offre un beau potentiel pour un développement humain riche et unique, mais laissés à nous-mêmes, le désastre nous guette. Heureusement, nous ne sommes pas les agents ultimes de notre propre formation. Dieu a une attention providentielle pour chacun d'entre nous, et nous offre des compagnons pour notre voyage humain, y compris avant tout le compagnon par excellence qu'est Jésus-Christ. Plus encore, Dieu envoie son Esprit d'amour dans nos cœurs, et cet Esprit ne demande qu'à transformer et façonner progressivement notre propre faisceau d'énergies disparates en une œuvre d'art, à ne pas les réprimer mais à les concentrer vers des buts plus élevés, à les sublimer.

Célibataire profès, nous le sommes non pas par hasard mais par choix. Le célibat n'est pas seulement une description de notre état civil mais doit imprégner tous les aspects de nos

vies. Nos cœurs doivent être unis dans l'amour de Dieu et du prochain, au service du Royaume. Les rayons de lumière qui sont focalisés, amplifiés, portés à leur maximum, peuvent allumer des feux. Ce type de concentration est présent chez de nombreux saints: il est au cœur de leur attrait et de leur efficacité en tant qu'agents du royaume de Dieu. Par leur amour sans partage, ils sont capables d'accueillir tous ceux qui entrent dans leur vie, en les aimant comme Dieu les aime. Ils ne sont pas asexués comme l'iconographie traditionnelle pourrait les dépeindre. Ils sont passionnés dans leur amour, et chaque fibre de leur être, y compris la dimension sexuelle, devient un canal pour l'amour de Dieu répandu dans leur cœur. Notre vœu de célibat signifie que Dieu est prêt à nous faire ce même don dans une mesure qui est unique pour chacun d'entre nous.

Le célibat est un défi, et il nous mènera parfois dans des espaces désertiques pénibles. Cela vaut la peine de payer le prix, d'attendre le fruit. Que la dynamique amorcée dans notre vœu de célibat se poursuive et s'accomplisse. Cette dynamique n'est rien d'autre que l'Esprit qui cherche à faire de nous des temples de sa présence, non seulement au plus profond de nos cœurs, mais aussi dans nos psychismes, nos corps, nos relations et les communautés que nous formons avec nos compagnons en Christ. C'est l'Esprit qui nous conduit dans l'esprit et le cœur de Celui qui s'est vidé de lui-même, jusqu'à la mort, la mort sur la Croix, afin que nous puissions participer à la gloire de Dieu le Père. Cette gloire est notre destinée, c'est la destinée de tout être humain que Dieu a mis sur cette terre. En tant qu'apôtres jésuites, soyons des signes efficaces de ce destin, en le proclamant par nos actions, nos attitudes et nos paroles.

OBÉISSANCE LÂCHER PRISE DE NOTRE PERSONNE

L'obéissance est censée être la marque de la pratique religieuse des Jésuites. C'est aussi un point d'attention chaque fois que les jésuites réfléchissent à leur fidélité au charisme d'Ignace. Je ne mettrai pas l'accent sur le vœu d'obéissance à son minimum, établi dans le droit canonique, et obligatoire pour tous les religieux, mais sur la transformation profonde que ce vœu doit susciter en chacun de nous en tant que jésuites, et sur les vertus qu'implique la pleine observance de ce vœu. Je ne traiterai cependant pas spécifiquement du quatrième vœu d'obéissance au Pape en ce qui concerne leur mission, que de nombreux jésuites sont appelés à prononcer.

Quel est le minimum obligatoire clair défini dans le droit canonique? Dans certaines conditions, le supérieur peut donner un ordre à n'importe lequel d'entre nous en vertu de la sainte obéissance, et selon mon vœu, je dois exécuter l'ordre, sauf si j'ai la conviction que ce qu'il m'ordonne de faire est clairement un péché, mettant en danger mon salut éternel. Je peux juger que son ordre est malavisé, stupide, inopportun, déraisonnable, mais en fin de compte, un tel jugement n'est pas pertinent, comme il le serait pour quelqu'un qui n'est pas sous le vœu d'obéissance.

L'obéissance implique la kénose. Si toutes nos énergies, nos compétences, nos désirs, nos initiatives continuent à être les nôtres, nous choisissons, en tant que religieux, de ne pas nous y accrocher comme à un domaine privé. Nous les mettons plutôt à la disposition de Dieu par l'intermédiaire de nos supérieurs, devenant ainsi les instruments d'une action qui, en définitive, nous dépasse et que nous recevons comme une mission.

Le vœu d'obéissance met en place une structure dans laquelle, poussé sans cesse par la grâce de Dieu à des actes d'obéissance, je reçois progressivement comme un don supplémentaire un état habituel dans lequel je peux agir promptement, avec empressement et joie, conformément à la volonté de Dieu manifestée par le supérieur. De cette façon, l'obéissance ne reste pas une simple conformité extérieure mais devient une spontanéité intérieure poussée par l'Esprit. Elle devient une seconde nature pour moi, même si, à certains moments, des difficultés apparaissent encore dans sa pratique. Le "non" par lequel, enfant et adolescent, je testais mes capacités naissantes d'individu devient le "oui" d'une personne intégrée et sûre, pleinement engagée dans un effort commun. En d'autres termes, la volonté entêtée des débuts de ma vie devient une volonté souple. En termes jésuites classiques, alors que le vœu nous oblige à exécuter le commandement, la vertu va plus loin: elle demande que ma volonté et mon jugement soient en harmonie avec ceux du supérieur.[9] Ainsi, mon exécution du commandement ne doit pas être faite à contrecœur ou à contretemps, par peur ou par simple devoir, mais au plus profond d'un moi dans lequel le service aimant est une seconde nature.

La vertu d'obéissance a de nombreuses dimensions. Dans cette lettre, je développerai quatre d'entre elles, qui peuvent elles-

[9]La source jésuite classique de cette doctrine est la Lettre d'Ignace sur l'obéissance aux jésuites du Portugal. Ignace y expose les trois degrés de l'obéissance, en partant du minimum qui est l'obéissance d'exécution, au stade suivant qui est l'obéissance dans laquelle je conforme ma volonté à celle du supérieur, et en terminant par l'obéissance dans laquelle je conforme aussi du mieux que je peux mon entendement à celui du supérieur.

mêmes être considérées comme des vertus accompagnatrices: la disponibilité, l'ouverture, la confiance et la collaboration. Bien que ces vertus se rapportent à la vie consacrée d'un jésuite, elles devraient orner la vie de n'importe qui selon son état de vie.

Disponibilité

La disponibilité a une forte résonance dans la spiritualité ignatienne. Ignace veut que nous nous disposions à recevoir les grâces et les dons de Dieu (SpExx. n° 20). Ayant tout reçu de Dieu, il veut que nous lui disions : " Tout est à toi ; dispose-en entièrement selon ta volonté " (SpExx n° 234). Mais dois-je être totalement passif quand je me dispose totalement dans les mains de Dieu par l'intermédiaire du supérieur ? L'image de l'obéissance *"perinde ac cadaver*" (tout comme un cadavre) développée dans la partie VI des Constitutions[10] sera utile s'il s'agit de former des personnes pleines d'un zèle parfois agressif qui ont besoin d'être adoucies,[11] mais elle peut être trompeuse. L'obéissance ne signifie pas que je suis inerte, laissant un autre me déplacer sans aucune réaction de ma part. Au contraire, elle m'invite à fonctionner au maximum de mes capacités, mais en étant guidé, canalisé vers ce qui est pour la plus grande gloire de Dieu. Je deviens un instrument entre les mains de Dieu, et je laisse Dieu agir en moi plutôt que de prétendre être à l'origine de mon action. Et, paradoxalement, plus je me donne à l'action de Dieu en moi à travers le supérieur, plus mes propres efforts seront vibrants, intenses et efficaces. Loin d'être un robot, je deviens plus pleinement vivant.

---

[10]Constitutions, Partie 6, 1,1. (Par 547,)

[11]On peut facilement constater les tendances à l'insubordination et à l'entêtement qu'Ignace a dû affronter au cours des années de fondation de la Société, même parmi certains de ses premiers compagnons.

Un souvenir de mes années de noviciat pourrait être utile. Nous avons appris, en bonne école, qu'il y avait quatre types de permission que les jésuites obéissants devaient obtenir de leurs supérieurs. Trois d'entre elles nécessitent très peu de commentaires : la permission réelle, habituelle et présumée. En d'autres termes, ai-je la permission (réelle) de faire cette chose particulière? Ai-je la permission (habituelle) de la faire de manière répétée? Le supérieur n'étant pas disponible et devant agir immédiatement, comment répondrait-il à ma demande de permission (présumée) ? La permission virtuelle, complexe et d'une grande portée, nécessite plus de commentaires. En gros, elle signifie qu'une fois que le supérieur m'assigne un but ou une mission à accomplir, je suis libre, à moins que le supérieur ne fixe des limites, de choisir les moyens nécessaires pour atteindre ce but ou remplir cette mission. Cela signifie que l'obéissance laisse une large place à ma propre initiative, à mes propres décisions, à l'utilisation optimale de mes facultés.

Un exemple archétypal de permission virtuelle pour les jésuites se trouve dans la relation entre Ignace et Xavier. Ignace a envoyé Xavier pour une mission de grande envergure, mais il lui a fait confiance pour trouver et choisir les moyens d'exécuter cette mission. Ignace aurait-il pu faire autrement, étant donné la distance entre Rome et là où Xavier travaillait, et les circonstances inconnues avant que Xavier quitte Ignace? Loin d'entraver Xavier, le mandat d'Ignace a libéré en lui une grande énergie et une grande créativité. Un autre exemple: dans ses lettres, Ignace donnait parfois des instructions détaillées, mais, se rendant compte que les circonstances pouvaient être différentes de ce qu'il pouvait prévoir, souvent vers la fin de sa lettre il donnait à son destinataire la possibilité de modifier les détails de ce qu'il lui demandait de faire.

L'obéissance nous assigne une mission, mais cette mission est normalement accompagnée d'un espace dans lequel nous pouvons manœuvrer pour l'accomplir. De nombreux jésuites apostoliques remarquables ont été des entrepreneurs et des missionnaires dans le meilleur sens du terme, des hommes envoyés sans ressources ni directives détaillées. Ils ont évalué la situation dans laquelle ils ont été envoyés, ont trouvé des amis et des alliés sur place, et ont commencé un nouveau rayonnement apostolique, mais tout cela découlait du moment fondateur, de l'acceptation de la mission donnée par le supérieur.

Plus nous avançons dans notre carrière de jésuite, plus nous sommes libres d'exercer notre propre jugement dans l'accomplissement de notre mission.[12] Et le noviciat lui-même a évolué dans cette question. Un exemple. Lorsque j'étais novice, je devais demander chaque mois la permission habituelle de boire de l'eau entre les repas. Aujourd'hui, cela serait considéré comme allant de soi, tout au plus une question de permission virtuelle. On attend des novices qu'ils veillent à leur propre bien-être physique et qu'ils utilisent leur propre jugement pour boire suffisamment d'eau.

Bien sûr, le fait que le supérieur attende de nous que nous utilisions notre propre jugement et notre ingéniosité dans l'exécution des missions qu'il nous confie ne doit pas être une excuse pour limiter notre communication avec lui, en lui

---

[12]Dans les parties 3 et 6 des Constitutions Ignace insiste sur la réponse prompte et intégrale du jésuite à la volonté du supérieur. Mais dans la partie 7, lorsqu'il se penche sur la mission des jésuites pleinement formés, il leur donne une plus grande latitude pour façonner les missions qu'ils ont reçues, et même parfois à déterminer où exactement, dans la zone déterminée par le supérieur, ils doivent s'établir et faire leur travail.

partageant le moins possible comment va notre mission, de peur qu'il n'interfère dans ce que nous considérons désormais comme notre propre sphère d'activité. L'une des caractéristiques de la gouvernance jésuite est la bonne communication. Au temps d'Ignace, cela signifiait l'envoi régulier de lettres dans les deux sens, et cela continue aujourd'hui, avec l'ajout de moyens de communication plus rapides auxquels Ignace n'avait pas accès, comme le courrier électronique et le téléphone. Ces moyens sont utilisés au maximum. Un exemple: alors que le supérieur général intervient rarement dans la manière dont un provincial gouverne une province, chaque supérieur provincial le tient bien informé dans un rapport annuel et dans un rapport après avoir visité chaque communauté locale, et la communication, formelle et informelle, entre la curie générale et la curie provinciale est assez étendue. Dans tout cela, le provincial reste toujours prêt à recevoir les commentaires, les suggestions et les mandats du général.

Cela s'applique à tous les jésuites : le supérieur peut confier une tâche à chacun d'entre nous et nous donner presque carte blanche sur la manière de l'accomplir ; mais il peut aussi fixer des paramètres, des limites, des conditions, puisqu'il a un droit de regard plus large sur la manière dont cette mission particulière est liée à toutes les autres sous sa responsabilité et sur les ressources qu'il peut y dévouer. Et il est dans notre intérêt de rester en contact avec nos supérieurs. Si le supérieur ne peut pas m'aider dans une situation particulière à laquelle je suis confronté dans l'accomplissement de ma mission, au moins les liens d'affection fraternelle et de prière mutuelle sont renforcés, et je trouve encouragement et soutien.

Le juste équilibre veut que le supérieur et le sujet soient en

contact facile et que chacun est confiant de la confiance de l'autre. Pour cela, il faut de la générosité et de l'ouverture de la part du sujet, confiant dans les bonnes intentions du supérieur, et de la part du supérieur une grande volonté de confier, de déléguer, d'encourager le sujet à découvrir ses propres forces et à développer ses propres compétences. Parfois, le supérieur devra intervenir lorsque quelque chose d'important est en jeu, mais à d'autres moments, il préférera rester en retrait, laisser le sujet commettre des erreurs, mais à un moment ultérieur d'évaluation, utiliser cette expérience comme un moment d'enseignement. La Société est efficace sur le plan pastoral si ses membres sont forts, autonomes, capables de rassembler toutes leurs forces pour s'attaquer aux tâches qui leur ont été confiées. C'est le résultat souhaité des années de formation.

La disponibilité jésuite s'enracine dans la *contemplatio ad amorem*. Nous abandonnons au Seigneur notre liberté, notre mémoire, notre entendement, notre volonté entière, mais ce n'est pas pour que le Seigneur nous les enlève -- sauf peut-être en fin de vie. Il veut que nous les utilisions pleinement, mais comme des instruments de sa volonté manifestée par le supérieur et dévoilée par les événements de nos vies.

Il y a donc dans la vertu de disponibilité un mélange d'activité et de passivité. Nous faisons l'expérience de la passivité au moment clé où nous recevons du supérieur notre mission, et où nous sommes invités, dans ce dialogue, à conformer notre volonté à la volonté divine, en abandonnant notre propre volonté indépendante. C'est le moment "*perinde ac cadaver*", semblable au moment crucial où la grâce de Dieu s'empare de nous et nous transforme sans aucune initiative ou mérite préalable de notre part, semblable aussi au moment de la consolation sans cause préalable. Mais nous sommes

pleinement actifs en nous préparant à ce moment clé de passivité, et nous sommes pleinement actifs dans la mise en œuvre de cette mission une fois qu'elle a été reçue:

- Pleinement actif avant: lorsque nous nous approchons du supérieur dans le contexte de l'obéissance, nous aurons déjà mis en jeu tous nos dons, le meilleur de nous-mêmes, offrant au supérieur le fruit de notre propre discernement à inclure dans le sien. Cette activité peut être encore plus intense lorsque nous nous représentons au supérieur si nous pensons qu'il ne nous a pas bien compris.

- Pleinement actifs après: Ayant reçu notre mission comme la volonté de Dieu pour nous, nous donnerons le meilleur de nous-mêmes à la mise en œuvre de cette mission, ce qui implique un choix judicieux de moyens, et une application énergique et constante de nous-mêmes, de notre énergie et de nos compétences, à la tâche à accomplir.

On peut visualiser ce qui précède dans l'image d'un cercle. Le centre du cercle est le point mort de la passivité, de l'acquiescement à la volonté divine *perinde ac cadaver* telle qu'elle se manifeste à travers le supérieur. Ce moment calme est un moment de transformation que nous recevons comme une grâce. Tout autour, c'est l'agitation de notre activité, de notre initiative, de notre préparation, de notre mise en œuvre. Ce point intérieur, ce lâcher prise, donne un point de mire et une direction à l'activité intensive qui caractérise la vie d'un jésuite engagé dans le ministère qui lui est confié.

En effet, notre liberté humaine est à son meilleur lorsque nous relevons les défis que Dieu met sur notre chemin. Notre liberté n'est pas la liberté absolue de Dieu, mais une liberté qui

fonctionne dans les limites de situations données sur lesquelles nous n'avons aucun contrôle. C'est l'expérience humaine commune. Les gens perdent leur emploi, tombent malades, meurent; ils sont confrontés à de nouveaux défis qui peuvent renouveler leur énergie ou bien les déprimer. Nous sommes libres de déterminer notre réponse à quelqu'un qui nous téléphone, mais nous n'avons pas le choix de ce que cette personne nous propose ou porte à notre attention. Les mandats qui nous sont confiés par nos supérieurs font partie de ces défis. En principe, ils aiguisent et intensifient notre activité en tant qu'êtres intelligents et libres. La liberté paresseuse que nous propose notre culture, faite de possibilités et de choix illimités, est un piège et une illusion. Elle conduit à la terre inculte dans laquelle trop de gens mènent aujourd'hui leur vie. La liberté humaine proprement dite est une liberté située, une liberté ciblée, et l'obéissance religieuse offre une situation particulièrement stimulante et un point de mire précis pour cette liberté. En tant que religieux, nous professons ce que tout être humain n'a finalement d'autre choix que de pratiquer.

A notre disponibilité correspond la capacité du supérieur à nous encourager à répondre pleinement à l'appel de l'obéissance. Si je sens que le supérieur a confiance en moi, s'il m'écoute non pas superficiellement mais en profondeur quand je raconte mon histoire, si je perçois qu'il m'estime en tant que personne humaine et qu'il apprécie mes dons, même s'il ne les sollicite pas tous dans une mission donnée, il y a plus de chances que l'Esprit soit capable de tourner mon cœur vers la disponibilité et l'obéissance quand l'occasion se présente, que mon "oui" soit entier plutôt que réticent.

La confiance

Notre réflexion sur la situation de la liberté humaine offre une bonne transition vers la vertu de confiance en Dieu, également impliquée dans le vœu d'obéissance. La situation dans laquelle nous exerçons notre liberté, et les limites qu'elle nous impose, constituent l'emprise de la providence divine sur nos vies. C'est dans cette situation, sur laquelle nous n'avons finalement aucun contrôle, que nous sommes invités à faire confiance à Dieu et à ses voies sur nous.

En fin de compte, les actions que nous accomplissons par obéissance ne nous appartiennent pas. Notre activité est subsumée dans l'activité du Dieu trinitaire qui travaille dans notre monde pour soutenir la création et assurer le bien-être des humains dans ce monde et leur salut dans le prochain. Ce travail devient visible pour nous dans le ministère terrestre de Jésus, dont nous nous engageons à être le compagnon.[13] Cela devrait régir la manière dont nous comprenons nos actions, et définir le contexte dans lequel nous devons les percevoir. En définitive, ce que nous faisons en tant qu'individus n'a d'importance que si nous l'intégrons dans le vaste projet du Christ à l'œuvre dans notre monde. En fin de compte, que cette action soit conforme à notre propre désir initial ou à notre sens de ce qui est juste n'a pas d'importance. Oui, l'Esprit nous inspire, nous donne un sentiment de consolation et de paix pour nous guider. Oui, nous sommes appelés à témoigner ce que nous sentons l'Esprit faire en nous. Mais il ne nous guide pas seulement nous-mêmes mais aussi tous les autres, et

[13]*Contemplatio* 3e point (SpExx # 236). Cf. aussi CG34 D 26, 7: " Le Dieu d'Ignace est le Dieu qui est à l'œuvre en toutes choses : œuvrant pour le salut de tous comme dans la Contemplation pour obtenir l'amour; œuvrant directement et immédiatement avec l'exercitant comme dans les Annotations 15 et 16; œuvrant comme le Christ Roi pour le salut du monde."

l'interaction des désirs de tous ceux qu'il guide est une question subtile qui dépasse la compréhension de tout être humain. Certains désirs doivent conduire à l'action ici et maintenant; d'autres, aussi authentiques soient-ils, doivent rester des désirs qui colorent notre vie et notre activité dans d'autres domaines, mais qui doivent se réaliser au moment et à la manière de Dieu, et non à la nôtre.[14] Le supérieur joue toujours pour les religieux consacrés un rôle clé dans le déroulement providentiel que Dieu dirige.

Le vœu d'obéissance est un engagement solennel à vivre et à agir dans le cadre de l'action de Dieu dans le monde. Le religieux laisse Dieu orchestrer, guider son action de multiples façons, y compris par les commandements des supérieurs. Les limites et les défis fournis par cette providence sont la seule manière valable pour lui d'utiliser sa liberté. Le reste n'est que volontarisme qui provient de l'illusion qu'en fin de compte nous sommes nos propres maîtres. D'autres peuvent être la proie de cette illusion, mais le religieux cherche à tout moment à vivre dans la vérité.

Un jésuite se demandera parfois : "Se peut-il que le supérieur se trompe dans la mission ou le mandat qu'il me donne ? Puis-je vraiment lui faire confiance ? A-t-il la vision et l'intelligence

---

[14]Karl Rahner développe magnifiquement ce point dans sa question disputée *Éléments dynamiques dans l'Église* (Desclée de Brouwer, Paris, 1967): "Le don que l'on a reçu soi-même est toujours limité et bridé par celui des autres. Il lui faut parfois attendre, pour s'épanouir, le moment favorable, quand l'heure de l'autre est passée...L'authenticité d'un charisme ... se manifeste en ceci que l'envoyé supporte dans l'humilité et la patience la souffrance inévitable liée à son charisme...et (il) sait au contraire que c'est le même Seigneur qui procure, au sein de son Église, la force et la résistance à cette force, le vin de l'enthousiasme et l'eau de la sobriété..." (69-70)

nécessaires pour prendre les meilleures décisions? Obtient-il les meilleurs conseils disponibles ?" Si le jésuite se pose ces questions d'un point de vue purement humain, sa perspective sur lui-même et sur son supérieur les mettent au même niveau: ce sont tous deux des êtres humains faillibles. Mais l'obéissance l'invite à un autre point de vue: voir dans l'action du supérieur, aussi faillible soit-il, un signe de la providence de Dieu et de l'invitation du Christ.

À long terme, la providence de Dieu atteint toujours ses objectifs, même si nous, les jésuites, y compris les supérieurs, sommes des instruments limités et à courte vue. Ce qui compte, ce n'est pas l'intelligence du supérieur mais celle de Dieu qui agit à travers le supérieur. Humainement parlant, et à court terme, le supérieur peut commettre une erreur, mais tout ce qu'il fait est incorporé dans le plan divin et le bien peut en sortir et en sortira. Selon le vieux proverbe portugais, Dieu écrit droit à travers des lignes courbées.

En tout état de cause, notre propre compréhension est tout aussi faillible que celle du supérieur ; la providence divine œuvrant à travers notre obéissance protège chacun d'entre nous de l'étroitesse de notre propre compréhension, et nous offre un moyen plus sûr d'assurer, à travers des circonstances complexes et des interactions possibles inconnues de nous, un avenir positif non seulement pour nous-mêmes mais aussi pour ceux à qui nous rendons service. Comment pouvons-nous prétendre, avec notre intelligence limitée et souvent obscurcie, savoir ce qui est vraiment le mieux ? Lorsque je regarde ma trajectoire de vie, par exemple lors de retraites annuelles, je saisis facilement que de nombreux facteurs échappant à mon contrôle. Des expériences d'obéissance que j'ai eu du mal à digérer, et d'autres expériences qui m'ont pris de court, ont

grandement conspiré pour réaliser quelque chose de bon que je n'aurais jamais anticipé ou souhaité. Lorsque je regarde en arrière, je constate parfois que Dieu a eu un sens de l'humour dans ses rapports avec moi. Son amour peut être exigeant, mais il peut aussi être doux et se moquer de moi. Le chemin le plus sûr est de se laisser guider par Dieu et non de suivre sa volonté propre, d'être souple plutôt qu'entêté. Le chemin de Dieu peut être plus lent, plus détourné, moins "efficace" au sens moderne du terme que celui que j'aurais choisi, mais c'est le chemin de la transformation en profondeur. Les moulins de Dieu moulent lentement, mais très finement.

En fin de compte, ai-je le choix de faire confiance ou de ne pas faire confiance ? Nous tous, êtres humains, sommes confrontés à des événements que nous ne choisissons pas : maladies, décès, déceptions, parfois très douloureuses. Seuls certains d'entre nous font vœu d'obéissance, mais tous, laïcs ou religieux, nous sommes appelés à vivre l'obéissance dans sa substance même.

Cet élément de confiance doit marquer non seulement le sujet mais aussi le supérieur. Dans de nombreux cas, ses décisions doivent être prises sans les connaissances complètes qu'il aimerait avoir, même avec l'aide de ses conseillers. Il y a là un risque qu'il ne peut éviter. Pour que la vertu de confiance atteigne son but, le supérieur doit avoir confiance que, dans toute situation qui se présente, Dieu le guide, même douloureusement conscient de son manque de compétence et de connaissances pour décider, par exemple, de la meilleure mission de confier à un sujet. Il est façonné par la confiance comme le sont les sujets : il fait de son mieux et confie le reste aux soins providentiels de Dieu. Si le sujet prend conscience que le supérieur est imprégné de la vertu de confiance, il lui

fera lui-même confiance plus facilement et plus aisément. Ils entreront ensemble dans le mystère de Dieu qui se déploie dans leurs vies.

Transparence

L'ouverture, comme la disponibilité, est un thème clé de l'obéissance jésuite. Pour que l'obéissance fonctionne à son meilleur, celui qui obéit doit être transparent pour ses supérieurs. Ce thème est souligné dans les constitutions jésuites. Dans d'autres communautés religieuses, les sujets sont encouragés à être ouverts avec leurs supérieurs, mais le droit canonique interdit aux supérieurs d'exiger que leurs sujets soient totalement transparents pour eux, leur révélant les profondeurs de leur conscience. Dans la compagnie de Jésus, une exemption à ces normes permet aux supérieurs général et provinciaux, et dans certaines circonstances aux supérieurs locaux, d'exiger un compte de conscience, au sujet de se manifester tel qu'il est. Mais dans une situation aussi intime, il est inutile de brandir cette exigence. La contrainte juridique du vœu doit céder le pas à la volonté spontanée de la vertu. Et, bien sûr, toute ouverture est relative : nous ne pouvons être ouverts à l'autre que dans la mesure où nous sommes transparents à nous-mêmes. Il nous reste toujours des zones d'opacité.

Tout cela correspond à mon expérience de supérieur provincial. Parfois, j'ai été étonné par la franchise et l'honnêteté de ceux qui se sont confiés à moi, et je leur en suis très reconnaissant, car sans leur révélation, la direction des affaires de la province aurait été beaucoup plus difficile. Dans d'autres cas, j'ai dû faire preuve d'une grande patience, de telle sorte que les personnes qui avaient des appréhensions ou qui

tenaient à leur intimité éventuellement acceptent de se dévoiler. L'autorévélation forcée est une parodie.

Cette transparence offre au supérieur un excellent outil pour son propre discernement de la mission à confier à ses sujets et de l'endroit où il peut les envoyer, car elle lui permet de connaître leurs sentiments et leurs désirs profonds, leurs craintes et leurs faiblesses, et donc les situations et les circonstances qui peuvent être une occasion de trouble pour eux, ou bien celles qui sont particulièrement propices à leur renouvellement ou à leur bien-être ou à celui de l'apostolat auquel ils sont envoyés. Il permet également au supérieur de mieux encadrer les sujets dans leur croissance personnelle et spirituelle, tenant compte de leurs propres besoins et de leur propre histoire, et de mieux accompagner les communautés qui sont composées d'individus qu'il connaît bien.

Cette transparence exige que le sujet révèle au supérieur son propre discernement sur sa mission, en mettant ce discernement à la disposition du supérieur. En effet, le discernement du sujet n'est pas complet en soi. Il devient une donnée pour le discernement plus complet du supérieur qui, en dialogue avec le sujet, prend une décision. La conjugaison humoristique, connue de beaucoup de jésuites, du verbe "discerner" au présent de l'indicatif le montre bien : "Je discerne, tu discernes, il décide." Oui, le supérieur est celui qui décide, mais sa décision exige une grande sensibilité, une attention délicate, un profond respect de celui qui se présente à lui dans son compte de conscience.

Cette transparence ouvre la voie à une autre dimension de l'autorévélation. Si le sujet a le sentiment de ne pas avoir été entendu ou compris, il est encouragé, dans les cas où sa prière

l'y incite, à s'adresser de nouveau à son supérieur. Si cela ne lui offre pas la résolution qu'il recherche, il peut s'adresser à un supérieur plus haut. Bien sûr, il arrive un moment où la représentation doit prendre fin et où il lui faut accepter une décision contraire, si tel est le résultat final. Plus on va loin dans la tentative d'annulation d'une décision, plus les problèmes qui motivent cette démarche doivent être sérieux.

Un dernier mot sur le rôle du supérieur dans la réalisation de cette vertu. À la vertu d'ouverture du sujet doit correspondre la vertu d'ouverture du supérieur. Son ouverture se manifeste par sa délicatesse, son respect de la personne devant lui et des informations confidentielles qui lui sont confiées, sa capacité d'écoute, même lorsqu'il pense pouvoir gagner du temps en anticipant ce que le sujet va lui dire, sa capacité de créer un espace de silence à l'intérieur duquel le sujet se sent invité à entrer dans le dialogue. La transparence est en effet une voie à double sens.

Compagnonnage

Mon expérience de provincial a mis en évidence pour moi la dimension communautaire de l'obéissance jésuite, qui inclut le discernement apostolique communautaire, récemment mis en avant dans la pratique jésuite.

Le monde dans lequel nous vivons est plongé dans l'individualisme. Pour beaucoup de gens, la règle est de s'occuper du numéro un. Ils ont leur vie à mener, leur carrière à poursuivre ; n'attendez pas d'eux qu'ils soient en quelque sorte les gardiens de leurs frères. Au contraire, si piétiner leurs frères est le moyen pour eux d'améliorer leur sort, qu'il en soit ainsi. Les jésuites respirent cette mentalité, qu'ils le veuillent

ou non. La plupart la combattent, mais d'autres, consciemment ou inconsciemment, peuvent y adhérer dans une certaine mesure. Même s'ils sont capables de recevoir de bon cœur la mission donnée par un supérieur, ils la reçoivent en tant qu'individus isolés. En d'autres termes, je travaille sur ma mission, mon collègue sur la sienne, et chacun de nous reste dans son petit coin. Nous ne sommes moins des compagnons que des solitaires.

Les temps sont difficiles et nous nous rendons de plus en plus compte que cela doit changer. Nous sommes solidaires les uns des autres, nous ne cheminons pas seuls mais les uns avec les autres, appelés à prendre soin les uns des autres non seulement dans notre vie quotidienne en communauté mais aussi dans notre travail apostolique, nos missions respectives. Cette réalité se reflète dans le nom de notre société, qui, dans l'espagnol le plus proche de l'inspiration d'Ignace, n'est pas une sorte de société abstraite mais une "compañía" ("compagnie" en français). Il ne s'agit pas d'une entreprise au sens commercial d'aujourd'hui, mais d'une communauté de compagnons qui partagent non seulement le pain (le "pan" de compagnie dérive du mot latin pour le pain) mais aussi la chaleur de la journée. Les racines de cette réalité se trouvent dans les Exercices spirituels, où nous sommes invités à devenir des compagnons d'armes de Jésus, qui est le Roi éternel engagé dans la lutte pour le salut avec des armes totalement différentes de celles des armées traditionnelles. Une façon puissante d'exprimer ce compagnonnage dans nos documents jésuites est "l'union des esprits et des cœurs".

Comment pouvons-nous être compagnons de Jésus, ce que nous professons être par le nom même de notre Société, sans être aussi compagnons les uns des autres ? Cette dimension

communautaire est essentielle, et elle affecte profondément notre obéissance. Nous ne sommes pas une collection aléatoire d'apôtres individuels, mais une communauté apostolique dans laquelle nous sommes appelés à nous connaître en profondeur et à nous soutenir mutuellement dans notre action. Obéir, ce n'est pas simplement faire ce que j'ai à faire en tant qu'individu, avec des œillères pour que mes frères jésuites ne me distraient pas ou ne me gênent pas, mais le faire avec eux, dans l'harmonie d'un profond compagnonnage. Ils apprécient ce que je fais, j'apprécie ce qu'ils font, et nous le faisons ensemble, en nous aidant mutuellement sur notre chemin commun. Je me réjouis de la mission qui m'a été donnée, et de la mission donnée à chacun de mes frères. Et de plus en plus, des partenaires non-jésuites entrent dans ce compagnonnage. En outre, ensemble nous devons bien discuter de la situation pastorale globale, et locale, dans laquelle nous nous trouvons et, bien que l'un ne soit pas en mesure d'offrir une assistance technique à l'autre dans son domaine d'activité spécialisé, nous cherchons ensemble à articuler un contexte dans lequel la mission de chacun dans une communauté prend vie et est liée à la mission des autres. Et parfois, nous sommes appelés à faire des discernements globaux qui servent à colorer ou même à changer les ministères individuels.

La perfection de l'obéissance implique le souci de cette dimension collective, qui commence par le souci des uns pour les autres. Et non seulement nous devons prendre soin les uns des autres, mais nous devons le faire de telle manière que les autres sachent que nous prenons soin d'eux. Ce qui émerge parfois, ce n'est pas l'attention mutuelle mais l'isolement, et de là peuvent naître la jalousie, le ressentiment et la critique. En tant que jésuites, on nous apprend à être critiques envers nous-mêmes, mais nous pouvons facilement concentrer nos facultés

critiques sur les autres. Prêts à accepter notre propre mission, la mission confiée à un autre peut toucher une partie plus incertaine de nous-mêmes et nous rendre mal à l'aise, envieux ou méprisants. Nous favorisons parfois le plus petit dénominateur commun, en dénigrant ceux qui excellent.

La perfection de l'obéissance exige de nous réjouir non seulement de ce que la province nous demande, mais aussi de ce qu'elle demande aux autres. Solidaires, nous devons nous encourager les uns les autres, travaillant côte à côte pour le Royaume du Christ. Cela commence par la solidarité de ceux qui travaillent dans la même région locale, et va jusqu'à la solidarité des jésuites d'une province et des jésuites travaillant dans le monde entier.

Nous voulons tous être des hommes de valeur et remplir fidèlement notre mission, mais certains sont enclins à une attitude uniformément critique envers toute décision ou politique de la province. Ils partagent leurs critiques au sein de leur petit cercle d'amis, mais n'entament pas de dialogue en dehors de ce cercle, ni avec le provincial. Présentée directement et dans un contexte positif, leur contribution pourrait aider la province, mais en l'état actuel des choses, ces hommes finissent souvent par être involontairement des agents de désunion des esprits et des cœurs au sein de la province.

Une façon contemporaine d'articuler cette exigence est l'appel récent de la Société au discernement apostolique communautaire. Pas seulement le discernement apostolique individuel dont j'ai parlé sous le titre de la transparence, mais le discernement apostolique communautaire. Que devons-nous faire en tant que communautés, en tant que provinces, en

tant que compagnie mondiale, face aux besoins d'aujourd'hui ? Plus précisément, et pour revenir à ce que j'ai dit sous le titre de la confiance, que fait le Christ dans les divers lieux de notre travail, et comment pouvons-nous entrer dans son plan, son labeur, son action qui veut tous nous sauver?

Cela signifie que nous sommes appelés à discerner non seulement notre propre mission individuelle, en présentant notre discernement à nos supérieurs pour sa confirmation, mais aussi, sous la direction de nos supérieurs, à nous engager dans un discernement communautaire avec nos partenaires apostoliques - frères et sœurs, laïcs et religieux - en cherchant à déceler comment le Christ est à l'œuvre dans notre monde, nous invitant, nous et nos apostolats, à entrer dans la lutte avec lui.

Pour vivre notre obéissance de cette manière communautaire, il faut des supérieurs qui possèdent une nouvelle série de compétences que peu de gens ont encore acquises. Il s'agit des compétences de facilitation : rassembler leurs hommes, créer un climat de prière et de partage de la foi dans lequel ils sont prêts à parler de leur engagement apostolique non pas de manière superficielle mais en profondeur, dans lequel ils peuvent partager leur perception de ce qui se passe dans le monde qui les entoure. C'est un domaine clé de défi et de croissance dans la vie de la Société. Nous sommes plus que jamais désireux de former nos membres et nos partenaires à ces compétences.

Un dernier commentaire pour clore cette section. J'ai parlé de la confiance en Dieu comme d'une dimension nécessaire de l'obéissance. Mais la confiance dans le supérieur joue également un rôle clé. Tout comme le supérieur me fait

confiance pour être le meilleur et le plus apostoliquement efficace des jésuites que je puisse être, je fais confiance au supérieur pour être le meilleur supérieur qu'il puisse être, en faisant ressortir ses qualités d'écoute, de discernement des mouvements de l'Esprit, d'homme de vision et de courage qui peut m'inspirer ainsi que tous mes frères. Si je ne laisse pas mon supérieur être un supérieur pour moi, il ne pourra exercer son rôle que de manière superficielle et insatisfaisante.

Parée de disponibilité, de confiance, d'ouverture et de compagnonnage, l'obéissance jésuite offre à chacun de nous un mode de vie privilégié et épanouissant et nous permet de nous relier intégralement à la seule action qui vaille en définitive, celle de Dieu qui est à l'oeuvre dans notre monde. Et ces vertus sont accompagnées et renforcées par les nombreuses vertus qui croissent en nous lorsque nous sommes fidèles à nos vœux de pauvreté et de chasteté. Nos vœux ont une portée incalculable sur nous-mêmes et sur ceux que nous servons.

AU SUJET DE L'AUTEUR

Jean-Marc Laporte s.j. pendant 30 ans a enseigné la théologie à Regis College dans la Toronto School of Theology (Université de Toronto). Il a été supérieur provincial des Jésuites du Canada anglais de 2002 à 2008. Plus récemment il a exercé des ministères pastoraux et spirituels, et a été engagé dans la formation des novices.